

LIRE ENSEMBLE L'ÉVANGILE SELON SAINT MARC

Avertissement

Le 1^{er} dimanche de l'Avent, qui marque le début de l'année liturgique, et qui, en 2020, a été célébré le dimanche 29 novembre, l'équipe d'animation de la paroisse Saint-Aubin-Saint-Symphorien devait proposer aux chrétien(ne)s de se réunir dans l'église Saint-Symphorien à 15 h pour une lecture en continu de l'évangile selon saint Marc, puisque nous le méditerons tout au long de la présente année liturgique. Le confinement nous a empêchés de mener à bien ce projet.

Aussi ai-je résolu d'inviter les paroissiens à une lecture du récit évangélique chacun chez soi. Tous les trois ou quatre jours je commentai ce témoignage majeur pour notre foi et le diffusai sur le site de la paroisse. J'ai demandé au Père Vianney Bouyer, délégué épiscopal du Service Foi du diocèse, si ces réflexions pouvaient éventuellement être proposées à d'autres. Lui et Madame Claire Yon, laïque en mission ecclésiale au pôle formation des baptisés de ce même service, m'ont indiqué que ces pages pourraient très bien être mises à disposition d'un plus grand nombre sur le site du diocèse.

Je m'adresse donc à vous, lecteurs et lectrices. Je vous suggère de lire les chapitres de saint Marc en même temps que le commentaire. À part les deux premiers paragraphes, j'ai procédé chapitre par chapitre. Nous utiliserons des traductions différentes de l'évangile. Nous rencontrerons des variations d'une bible à l'autre. C'est habituel et inévitable. Pour ma part, j'emploie la Traduction Œcuménique de la Bible, parue en 2011.

Claude Cesbron

Qui est Marc ?

Notre enquête nous conduit d'abord à prendre connaissance du témoignage de saint Pierre. Dans sa première lettre, il s'adresse aux « *élus qui vivent en étrangers dans la dispersion* » (1,1). Il conclut en disant qui a été son secrétaire, autrement dit qui l'a écrite de sa main : c'est Sylvain « *que je considère comme un frère fidèle* » (5,12). Il faut savoir en effet qu'à cette époque, l'acte d'écrire est un acte rare et cher. Le matériau est coûteux et écrire sur une tablette ou un papyrus demande de l'habileté et un vrai savoir-faire. Puis l'apôtre envoie ses salutations : « *La communauté des élus qui est à Babylone vous salue, ainsi que Marc, mon fils. Saluez-vous les uns les autres d'un baiser fraternel* » (13-14). Babylone, c'est Rome, la grande capitale païenne. Marc est donc un compagnon très proche de Pierre, *son fils*. Il a écouté son témoignage et sa prédication. Souvenons-nous, l'évangile est d'abord une annonce, une catéchèse. Les apôtres partagent leur foi dans le Christ, rapportent ses paroles et ses actes et surtout racontent les derniers jours de sa vie : sa passion et sa résurrection – témoignage central et décisif. Marc recueille les paroles de Pierre, les rassemble à l'intention de la communauté qui s'est formée à Rome. C'est ce qu'affirme en l'an 150, l'évêque Pappias de Hiérapolis (dans l'actuelle Turquie), il attribue le deuxième évangile à Marc « *interprète* » de Pierre à Rome, ce que confirme saint Irénée, évêque de Lyon (175-202).

Comme il s'adresse principalement à des non-juifs, l'évangéliste doit expliquer des coutumes du peuple élu, du peuple auquel appartient Jésus. Si je m'adresse à des Français et leur parle du 14 juillet, je n'ai pas besoin d'expliquer que c'est la fête nationale qui commémore la prise de la Bastille en 1789 et la fête de la Fédération du 14 juillet 1790. Mais si je parle à des Coréens du même 14 juillet, je vais bien être obligé de dire ce que signifie cette date pour les Français. Ainsi fait Marc. Par exemple, pour permettre de comprendre la complexité de la loi juive du pur et de l'impur, il explique ceci : « *Les Pharisiens, comme tous les juifs, ne mangent pas sans s'être lavés soigneusement les mains, par attachement à la tradition des anciens ; en revenant du marché, ils ne mangent pas sans avoir fait des ablutions ; et il y a beaucoup d'autres pratiques traditionnelles auxquelles ils sont attachés : lavages rituels des coupes, des cruches et des plats* » (7,3-4). Plus loin, il explique une fête : « *le premier jour des pains sans levain, (c'est le jour) où l'on immolait la Pâque* » (14,12). De même pour éclairer ce que le calendrier juif désigne comme jour de Préparation, saint Marc ajoute : « *c'est-à-dire une veille de sabbat* » 15,42). À la différence de saint Matthieu qui présente Jésus comme le nouveau Moïse, saint Marc cite beaucoup moins souvent l'Écriture.

Le récit du second évangile donne une place remarquable à Pierre. C'est une place d'ailleurs peu flatteuse. L'apôtre n'a pas le beau rôle : il est traité de Satan par Jésus (8,33) ; comme les autres apôtres et disciples, il s'enfuit lors de l'arrestation de Jésus (14,50) ; et il renie son ami et maître (14,66-72). Je reviendrai sur ces faits quand nous aborderons les récits des chapitres 14 et 15. Notons dès maintenant que si, dans sa prédication, Pierre décrit son itinéraire de cette façon, cela donne d'autant plus d'importance à sa profession de foi dans Jésus, Christ, Seigneur et Fils de Dieu.

Marc, compagnon de Pierre, se fait le témoin de son témoignage et de sa prédication. Ce fait est avéré. Dans les Actes des Apôtres, saint Luc parle d'un Jean Marc. Certaines traditions et certains biblistes pensent qu'il s'agit d'une même personne. La communauté d'Antioche envoie Paul et Barnabé en mission dans le bassin méditerranéen. Jean-Marc est leur assistant (Cf. Ac 13,4-5). Alors que de l'actuelle Chypre, ils gagnent Pergé en Pamphlie, au sud de la Turquie moderne, Jean-Marc les quitte et retourne à Jérusalem. Il semble bien que saint Paul en fût très contrarié. En effet alors qu'avec Barnabé il projette de retourner dans les régions déjà visitées, ce dernier veut emmener Marc. Paul s'y oppose : « *il n'était pas d'avis de reprendre comme compagnon un homme qui les avait quittés en Pamphlie et n'avait donc pas partagé leur travail* ». Le conflit fut si vif que chacun partit de son côté. « *Barnabé prit Marc avec lui et s'embarqua pour Chypre* ». Paul, lui, s'adjoignit Silas (Cf. Ac, 15,38-40). S'il s'agit bien du même Marc, cela veut dire qu'il a entendu aussi la prédication de Paul, au moins en ces débuts.

Une question se pose : Marc faisait-il partie des disciples de Jésus ? Une autre tradition l'affirme. Elle s'appuie sur un fait que seul Marc relate. Au moment de l'arrestation de Jésus, comme les autres évangélistes, il note que tous l'abandonnèrent et prirent la fuite. Il est le seul à écrire ceci : « *un jeune homme le suivait, n'ayant qu'un drap sur le corps. On l'arrête, mais lui, lâchant le drap, s'enfuit tout nu* » (Mc 14,50). Ce trait, quasiment autobiographique dans sa précision, a fait penser que ce jeune homme était Marc lui-même.

L'évangéliste est reconnu comme un conteur. Son récit est vif, même si le vocabulaire est assez pauvre. L'auteur ne s'exprime pas dans un grec raffiné. Et souvent il rapporte ce que la

communauté a déjà compris du mystère du Christ. Il dresse le portrait d'un Jésus vivant, surprenant, attachant. J'espère que nous le découvrirons.

Enfin, une autre tradition fait de Marc le fondateur de l'Église d'Alexandrie, en Égypte. Il y serait mort martyr et son tombeau est un haut lieu pour les chrétiens égyptiens. Aujourd'hui, nos frères Coptes d'Égypte de l'Église orthodoxe, comme de l'Église catholique, vénèrent Marc comme leur saint fondateur.

Peut-on dater l'évangile de Marc ?

L'étude attentive des trois premiers évangiles montre que saint Matthieu et saint Luc connaissaient l'évangile de saint Marc. L'analyse synoptique qui consiste à comparer en trois colonnes les trois récits révèle que l'évangile selon saint Marc a servi de source aux deux autres. Cela implique que c'est le plus ancien des trois. Dans le texte, certains tournures latines renforcent le fait qu'il a été composé à Rome, et sans doute après la persécution de Néron en 64. Avec de nombreux frères et sœurs, Pierre fut martyrisé dans le cirque de cet empereur, à l'emplacement actuel de la place Saint-Pierre dans un axe qui part de l'obélisque même du cirque et qui se prolonge à gauche de la basilique. Les biblistes datent la composition de cet évangile entre 65 et 70. (Ces lignes s'inspirent de l'introduction à l'Évangile selon saint Marc de la Traduction Œcuménique de la Bible, 2011)

CHAPITRE 1

Nous allons lire et commenter les deux premiers chapitres de l'évangile selon saint Marc. Sa lecture peut nous dépayser, car il semble à première vue que les épisodes sont mis bout à bout sans grand souci de cohérence. Je pense, au contraire, que saint Marc organise son récit très minutieusement. La première phrase de l'évangile est en fait son plan, presque son intrigue. « *Commencement de l'Évangile* » : le mot « commencement » évoque le début du livre de la Genèse : « *Au commencement* » (1,1). Il s'agit d'une nouvelle ère. Le mot « évangile, renvoie pour nous à un livre. Ici rien de tel, mais la Bonne Nouvelle. Autrement dit, ce qui va suivre est la proclamation d'une Bonne Nouvelle. Nous pouvons penser au refrain du premier récit de la création ou sept fois il est écrit que *Dieu vit que cela était bon et même très bon*. Il s'agit bien de la même bonté. Et quelle est-elle ?

Le prologue de l'évangile

C'est Jésus Christ Fils de Dieu. Marc se propose donc de nous montrer comment nous pouvons dire que Jésus est Christ et Fils de Dieu et surtout comment nous pouvons croire en Lui. Ce projet est aussi son plan. C'est Pierre qui, le premier, reconnaîtra Jésus comme Christ. Il faut attendre le verset 29 du chapitre 8. Ce qui se passe avant est donc capital pour saisir cet acte de foi. Puis au verset 39 du chapitre 15, alors que Jésus vient d'expirer sur la croix, un centurion de l'armée romaine dit : « *Vraiment, cet homme était Fils de Dieu* ». Ce titre peut être dit, à ce moment-là en toute vérité. Mais quels sont les événements qui ont conduit à une telle fin ? Saint Marc va donc montrer que proclamer que Jésus est Christ et Fils de Dieu est une Bonne Nouvelle. Suivons-le.

Voici que paraît Jean-Baptiste comme dans les trois autres évangiles. Il est présenté comme prophète. C'est le sens de la citation d'Isaïe qui annonce un messager qui prépare le chemin

du Seigneur. Elle se réalise maintenant. C'est bien les cœurs que le Baptiste vient préparer. De la Judée et de Jérusalem *tous* répondent à son appel à la *conversion en vue du pardon* et demandent le baptême en confessant leur péché. C'est dire l'attente des croyants du peuple juif. Pourtant, celui que saint Marc présente comme le nouvel Élie – en raison même de son habillement et de son genre de vie –, annonce un Autre, plus fort que lui. Celui qui vient baptisera dans l'Esprit.

Et cet Autre vient, lui, de la Galilée. Jésus prend place dans la cohorte de ceux et celles qui se reconnaissent pécheurs. Et son baptême est une manifestation du Père et de l'Esprit que Jésus contemplent. « *Il voit les cieux se déchirer* », signe que Dieu accomplit sa promesse. « *et l'Esprit, comme une colombe, descendre sur lui* », signe qu'il est le sauveur qui apporte la paix de Dieu, la paix qu'est Dieu. Comment ne pas penser à Isaïe : « *Ah ! si tu déchirais les cieux et si tu descendais* » (63,19), « *Un rameau sortira de la souche de Jessé... Sur lui reposera l'Esprit du SEIGNEUR* » (11,1-2). Saint Marc nous signale ainsi que l'homme de Nazareth accomplit les promesses que rappellent les prophètes, inlassablement.

Puis, très brièvement, l'évangéliste raconte la tentation de Jésus au désert. Ces deux versets sont d'une densité exceptionnelle. « *Aussitôt* », cet adverbe que saint Marc emploie souvent dit assez l'urgence de cette Bonne Nouvelle. « *L'Esprit pousse Jésus au désert* ». Dans le désert, le peuple a fait l'expérience de la foi et aussi de l'abandon. Le désert est en effet tout à la fois le lieu de la purification et de la désespérance. Les Hébreux ont sombré dans l'idolâtrie, tellement ils regrettaient les oignons de l'Égypte qui, pourtant, les asservissait (Cf. Ex 32) et reçu avec ferveur l'Alliance que le Seigneur avait *conclue* avec eux. Les quarante jours rappellent les quarante ans de l'Exode dans le Désert. Puis subtilement l'évangéliste nous transporte au commencement quand le serpent, Satan, tenta Ève et Adam. Ils succombèrent à la tentation d'être comme des dieux (Cf. Gn 3,5). Et le jardin où Dieu venait converser avec l'homme leur fut fermé (Cf. 3,21). Jésus le réouvre et il restaure la bonté originelle : « *il était avec les bêtes sauvages et les anges le servaient* ». Nous sommes bien à un commencement.

Le « prologue » s'achève par l'énoncé de la mission de Jésus : il vient en Galilée. Il proclame l'Évangile de Dieu, la Bonne Nouvelle qu'est Dieu. Oui, Dieu est une Bonne Nouvelle. Dans tous les temps et sur tous les cieux, les hommes ont souvent pensé qu'il fallait se protéger de Dieu, écarter le danger qu'il représente ou les maux qu'il peut envoyer par des sacrifices de tous ordres, y compris d'enfants ou d'êtres humains. Dans et par le Christ, Dieu est une Bonne Nouvelle. « *Le temps est accompli et le Règne de Dieu s'est approché : convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle. Croyez à la Bonne Nouvelle qu'est Dieu* ». Voilà le programme de Jésus. Sous nos yeux, il va se dérouler.

Trente-six heures dans la vie de Jésus

L'appel des quatre premiers apôtres pourrait peut-être faire partie aussi du prologue. Ce qui est impressionnant c'est que Jésus appelle immédiatement des hommes, pêcheurs de leur état, qui sont là sur le bord de la mer de Galilée. Il les invite à le suivre et leur fait une promesse : « *Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes* ». Pierre et André, Jean et Jacques répondent **aussitôt** et laissent leur filet, leur père et leurs ouvriers pour les seconds. Il devait y avoir dans la personne de Jésus quelque chose de très attirant au point de tout quitter sur un simple appel.

Puis ils entrent à Capharnaüm et nous suivons Jésus et ses nouveaux compagnons tout au long de la journée. Comme nous allons le constater, elle est bien remplie. Est-ce une journée type ? Ou bien saint Marc nous montre-t-il que, pour Jésus, la proclamation de la Bonne Nouvelle est une urgence. Et voici que l'amour miséricordieux se répand comme un flot bienfaisant. Nous sommes le jour de sabbat, Jésus est là dans la synagogue et il enseigne. Est-ce à dire que sa parole était déjà attendue. *« Il enseignait en homme qui a autorité et non pas comme les scribes »*. Se tient là aussi, un homme, possédé d'un esprit impur, esprit qui fait donc obstacle à la sainteté de Dieu et à sa grâce. Et l'esprit démoniaque s'écrit : *« Je sais qui tu es : le Saint de Dieu »*. Jésus lui impose le silence et guérit l'homme malade. L'esprit impur sort avec grand cri et violence. Nous reviendrons plus tard sur ce silence que Jésus impose aux esprits impurs. Saisissement des témoins devant cet acte inouï et déjà une question au sujet de l'homme de Nazareth : *« Voilà un enseignement nouveau plein d'autorité. Il commande même aux esprits impurs et ils lui obéissent »*.

Jésus, Jacques, Jean se rendent ensuite dans la maison de Pierre et d'André. La belle-mère de Simon est malade. **Aussitôt**, on en parle à Jésus. Et voici que la tendresse de Dieu se laisse contempler : *« il s'approche, le fait se lever en lui prenant la main »*.

Le soir venu, c'est-à-dire à la fin sabbat, les gens lui amènent malades et démoniaques. Jésus guérit et ne laisse pas parler les démons, *« parce que ceux-ci le connaissaient »*. Encore le silence imposé !

Jésus a-t-il pris le temps de se reposer ? Peut-être un peu, puisqu'il se lève. Mais *« au matin, à la nuit noire »*, Jésus se retire dans un endroit désert. *« Là, il priait »*. *« Tout le monde te cherche »*, dit Simon qui l'a retrouvé. Et Jésus décide d'aller ailleurs, *« pour que j'y proclame aussi l'Évangile »*. L'urgence encore. Et dans toute la Galilée, il prêchait et chassait les démons. Saint Marc insère ici un récit d'une importance clef. Un lépreux s'approche et à genoux le supplie : *« Si tu le veux, tu peux me guérir »*. La lèpre s'attaque à l'intégrité du corps, elle est terrible et elle fait peur. Elle est très contagieuse. Aussi les sages du livre du Lévitique avaient-ils pris soin de dresser un protocole pour diagnostiquer la lèpre. Si elle était avérée, le malade devait s'éloigner de toute habitation et annoncer sa présence à tout autre en criant *« Impur ! Impur ! »* ou en agitant une clochette. Si quelqu'un touchait un lépreux, il était impur et ne pouvait donc plus se rendre dans le Temple ni prier avec le peuple. Bien entendu, le lépreux était exclus du Temple et des synagogues. À cette double exclusion, des docteurs de la loi avait décrété que cette maladie était la conséquence du péché. Donc le lépreux est un pécheur. On ne fréquente pas les pécheurs. Or voici que cet homme brave les interdits. Il s'approche et fait un acte de foi remarquable dans le Christ. Et le récit se fait admirable : *« Pris de pitié, Jésus étendit la main et le toucha »*. Jésus fait le geste impossible ou plutôt il accepte d'être impur avec ceux qui sont déclarés tels. Dieu est vraiment une Bonne Nouvelle pour cet homme et pour nous tous. Un malade est un malade. Point. *« Je le veux, sois guéri »*. Puis se passe quelque chose d'étonnant. Jésus s'irrite contre l'homme guéri et le renvoie **aussitôt**. *« Garde-toi de rien dire à personne. Mais va te montrer au prêtre »*. C'est ce que demande le Lévitique qui avait aussi établi un protocole de reconnaissance de la guérison. Mais le lépreux guéri ne peut garder sa langue et proclame la nouvelle. Si bien que Jésus se trouve paradoxalement dans la situation du lépreux : *« il restait dehors en des endroits déserts »*. Comment ne pas penser à cette prophétie d'Isaïe : *« En fait, ce sont nos souffrances qu'il a portées, ce sont nos*

douleurs qu'il a supportées » (53,4). Il faudrait ici lire ou relire ce chapitre 53 du prophète. Mais « on venait à lui de toute part ».

CHAPITRE 2

Jésus donne des signes de son identité

En quatre récits, **ce chapitre 2** nous laisse entrevoir la personne de Jésus. Souvenons-nous, nous lisons la Bonne Nouvelle de Jésus Christ Fils de Dieu. Eh ! bien, lisons attentivement. *« Quelques jours après, Jésus rentra à Capharnaüm et l'on apprit qu'il était à la maison ».* C'est peut-être la maison de Simon et d'André dans laquelle Jésus était comme chez lui. Elle est archi-comble. Et à tous ces gens, Jésus annonce la Parole. Surviennent quatre amis qui portent un compagnon paralysé sur un brancard. Impossible d'entrer. Alors, ils font un geste extravagant : ils défoncent le toit et descendent leur ami malade juste devant Jésus. Ce dernier reconnaît dans cette extravagance commise pour venir en aide à leur ami, la foi. *« Voyant leur foi ».* Puis il lui remet ses péchés. Le pardon est la prérogative de Dieu. *« Il blasphème »*, pensent les scribes. Il accomplit ce que Dieu seul peut faire. Et, comme pour montrer l'efficacité du pardon, dans le même mouvement d'amour il guérit le paralysé. Tous sont bouleversés. *« Ils rendaient gloire à Dieu en disant : 'Nous n'avons jamais rien vu de pareil' ».* Jésus laisse entrevoir son être : comme Dieu, il pardonne les péchés.

Encore une fois, Jésus s'en va au bord de la mer – en fait le lac de Tibériade. Il est suivi par *« toute la foule »*. En passant, il appelle Lévi, un collecteur d'impôts. Les titulaires de cette profession étaient honnis : ils prélevaient l'impôt pour l'occupant romain, qui leur vendait cette charge et exigeait d'eux le versement d'une somme fixée d'avance. Peu importe à l'administration impériale les moyens par lesquels ils récoltaient ces taxes. Ils étaient tenus pour des voleurs. Les fréquenter et rentrer chez eux, rendaient impur. Or Jésus, non seulement appelle un « paria » mais il accepte de dîner chez lui. À la grande joie des autres collecteurs et pécheurs. Encore une fois, des scribes pharisiens protestent : *« Quoi ? Il mange avec les collecteurs d'impôts et les pécheurs ? »*. Et Jésus dévoile un autre aspect de sa personne et de sa mission : *« Je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs »*. En disant *« je suis venu »*, Jésus renvoie à la mission qu'il reçoit du Père.

Puis survient un débat sur le jeûne. Les disciples de Jésus ne jeûnent pas. Ce qui n'échappe pas aux Pharisiens. Le Christ livre un nouvel indice sur sa personne. Chez les prophètes, les derniers temps sont comparés à un repas somptueux, offert par le Seigneur à toutes les nations. L'Alliance entre Dieu et son peuple sera totale comme celle de l'époux avec son épouse. Or les disciples *« sont invités à la noce, l'époux est avec eux »*. Alors peuvent-ils jeûner ? Les Pharisiens ne veulent pas entrer dans le Royaume, dans le monde de Dieu que Jésus vient révéler. Jésus se place sans aucune équivoque sous le signe de la nouveauté de cette Bonne Nouvelle. *« À vin nouveau, outres neuves »*.

Quand nous lisons le dernier récit de ce chapitre, force est de constater que des Pharisiens et des scribes ont l'air de suivre Jésus à la trace, comme pour l'épier. Voici donc qu'un autre jour de sabbat, alors qu'ils traversent un champ de blé, les disciples arrachent des épis. Cette fois, les Pharisiens interpellent directement Jésus : *« Regarde ce qu'ils font le jour de sabbat ! Ce n'est pas permis »*. À ces contradicteurs, très bons connaisseurs des Écritures, Jésus oppose

deux récits qui racontent que le grand roi David et un grand prêtre ont fait ce qui était interdit le jour de sabbat, par nécessité. Et la conclusion apporte un autre indice dans la découverte de la personne de Jésus, telle que saint Marc l'organise très minutieusement. « *Le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat, de sorte que le Fils de l'homme est maître même du sabbat* ».

En quatre récits, saint Marc nous révèle petit à petit la personne de Jésus et nous permet d'approcher ce qu'il annonçait au tout début : Jésus Christ Fils de Dieu.

CHAPITRE 3

Comme nous l'avons déjà constaté dans les chapitres 1 et 2, Jésus se déplace de la synagogue, surtout celle de Capharnaüm, vers la maison de Pierre et André, où, peut-être, il peut prendre un peu de repos. Puis, il se rend au bord de la mer, où les foules s'assemblent. Il se retire dans la montagne ou dans un endroit désert ; là, il prie et il s'adresse principalement à ses disciples. Avec quelques variantes, saint Marc reprend plusieurs fois cet itinéraire.

Au début de ce chapitre, Jésus « *entre à nouveau dans une synagogue* », sans précision de lieu. Et comme dans le chapitre 1, nous assistons à une guérison. Mais cette fois-ci, nous avons l'impression que cet homme à la main paralysée a été amené là. En effet « *ils observaient Jésus pour voir s'il le guérirait le jour de sabbat : c'était pour l'accuser* ». D'après les rabbins, un malade ne pouvait être soulagé le jour du sabbat que s'il était en danger de mort. « *Ils* », ce sont les Pharisiens et les scribes. Pour eux, l'homme infirme ne compte pas, c'est seulement un prétexte. Alors, Jésus s'adresse à lui : « *Lève-toi ! viens au milieu* ». L'homme malade est rendu à sa dignité. Il n'est pas un cas. Puis, encore une fois, le Christ enseigne le vrai sens du sabbat : « *Ce qui est permis le jour du sabbat, est-ce de faire le bien ou de faire le mal ? de sauver un être vivant ou de le tuer ?* ». La réponse est évidente mais ses contradicteurs refusent de répondre. Alors – et le fait est rare dans l'évangile – « *promenant sur eux un regard de colère, (il fut) navré de l'endurcissement de leur cœur* ». « *Étends la main* ». « *Et sa main fut guérie* ». La fin du récit est impressionnante : « *Une fois sortis, les Pharisiens tinrent aussitôt conseil avec les Hérodiens, contre Jésus, sur les moyens de le faire périr* ». Nous n'en sommes qu'au début du chapitre 3, et déjà la drame se noue. Ce conflit sur le sabbat est tel que les Pharisiens décident de faire mourir Jésus. Étrangement, ils font alliance avec les Hérodiens, qu'ordinairement ils détestent, parce qu'ils soutiennent Hérode Antipas, roi sans scrupule et féroce, qui s'est rendu à Rome pour être adoubé par l'empereur Tibère.

« *Jésus se retira au bord de la mer avec ses disciples* ». La foule se rassemble innombrable. Saint Marc souligne ici la différence entre Jean-Baptiste et Jésus. Vers le premier, affluait la Judée et les habitants de Jérusalem. Avec Jésus, les gens viennent « *de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée de l'au-delà du Jourdain, du pays de Tyr et de Sidon* ». Il est obligé de s'éloigner du rivage. Une fois encore, alors que les esprits impurs crient : « *Tu es le Fils de Dieu* ». « *Il leur commandait très sévèrement de ne pas le faire connaître* ». Jésus ne veut pas qu'il y ait de méprise sur sa personne. Lui seul, pourra lever ce secret. Alors attendons.

Ensuite, il monte sur la montagne. Et « *il appelle ceux qu'il voulait et il en établit douze pour être avec lui* ». Ceux qui seront appelés apôtres sont directement associés à la mission que Jésus a reçu du Père, à toute sa mission : prêcher avec le pouvoir de chasser les démons. Jésus

partage l'annonce de la Bonne Nouvelle de Dieu avec douze hommes, comme il y avait douze tribus en Israël. Dans ce collège sont intégrés bien sûr les quatre premiers appelés : Pierre, André, Jacques et Jean.

Puis, retour à la maison à Capharnaüm. La foule se rassemble à nouveau. Impossible de se restaurer. Très inquiets devant un tel succès *« les gens de sa parenté vinrent pour s'emparer de lui. Car ils disaient : 'Il a perdu la tête' »*. Et voici que s'avancent des scribes venus spécialement de Jérusalem. Pour eux, Jésus est possédé par Béelzéboul, c'est un des noms du prince des démons. Jésus démontre l'absurdité d'un tel propos. Et bien plus, il accuse ses contradicteurs de blasphème contre l'Esprit, parce qu'ils refusent de croire en lui et qu'ils disent : *« Il a un esprit impur »*. Or, le blasphème c'est mal parler de Dieu, c'est offenser son Nom. Encore une fois, subtilement, le Seigneur dévoile son être.

Nous retrouvons la parenté de Jésus, que nous avons laissé à la porte de la maison. En fait il s'agit de sa mère et de ses frères. Ils sont dehors et le font appeler. Mais Jésus dit à la foule : *« Qui sont ma mère et mes frères ? Et parcourant du regard ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : 'Voici ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de Dieu, voilà mon frère, ma sœur, ma mère' »*. Jésus entend dépasser sa parenté biologique et propose ainsi à tous ceux et celles qui l'écoutent d'entrer dans sa famille spirituelle. Faire la volonté de Dieu c'est équivalentement entrer dans sa famille. De plus, nous pouvons lire dans cette réponse qui, à première vue, semble dure, un hommage à Marie, la mère de Jésus. Si quelqu'un a fait la volonté de Dieu, c'est bien elle ! *« Que tout se passe pour moi selon ta parole »*, écrira plus tard saint Luc à son sujet (1,38).

CHAPITRE 4

Entrons maintenant dans le chapitre 4. Il est composé de quatre paraboles et du récit de la tempête sur le lac. Jésus va nous éclairer sur ce qu'est la Parole et ses effets, qui est un autre nom de la Bonne Nouvelle de Dieu. Plusieurs biblistes pensent que la parabole du semeur est comme la clef de toutes les autres paraboles. J'en souligne trois aspects : le semeur est habité par une folle espérance. Contrairement à un cultivateur sensé, qui ménage la semence, le semeur de la parabole la répand partout, même dans les ronces, même sur les cailloux, même sur le chemin. Il ne désespère de rien, ni de personne. Peut-être que la graine va malgré tout germer.

La Parole est une semence : pour qu'elle croisse, il faut une terre et des conditions favorables. Nous sommes cette terre. La Bonne Nouvelle ne croîtra pas sans nous. Quand le Seigneur parle, il attend une réponse, libre et généreuse. C'est toujours le même désir de Dieu d'être en relation avec nous, comme un ami parle à son ami (Cf. Ex 33,11).

Troisième aspect : dans cette parabole, le Seigneur décrit l'attitude de ses différents interlocuteurs, mais aussi celle que nous pouvons nous même adopter à différents moments de nos existences. Nous avons ainsi trois clefs pour lire les paraboles : l'invincible espérance de Dieu, son respect de la liberté de ses enfants, la réponse des hommes et des femmes à cet amour. La parabole est un appel et souvent Jésus conclut en disant *« Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende ! »* (Cf. Dt 29,3 et Ps 115,6).

Après qu'il a prononcé la parabole du semeur au bord de la mer devant une grande foule, Jésus se rend à l'écart avec les Douze et les disciples. Ces derniers l'interrogent et le Christ leur répond : « *A vous le mystère du Règne de Dieu est donné, mais pour ceux du dehors, tout devient énigme* ». Et pourtant, il ajoute : « *Vous ne comprenez pas cette parabole ! Alors comment comprendrez-vous toutes les paraboles ?* ». Cette remarque appuie l'hypothèse selon laquelle la parabole du semeur est comme la « mère » de toutes les paraboles. Et Jésus prend soin de l'expliquer. Quand nous sommes une bonne terre, la semence de la Parole déposée en nous fructifie abondamment. Les autres Paraboles vont sans doute nous montrer ce qu'est une bonne terre.

Les paroles qui suivent s'adressent toujours aux disciples et développent en quelque sorte ce qui vient d'être dit. La Parole ressemble à la lumière de la lampe qu'on ne cache pas. Le secret des paraboles sera dévoilé, comme, sans doute, le secret qui entoure la personne de Jésus. Que l'auditeur se tienne donc prêt ! Jésus reprend la même parole : « *Qui a des oreilles pour entendre qu'il entende !* ». L'écoute du disciple dit son adhésion. Si elle est pleine, entière et sans détour, alors il entrera dans le mystère de Dieu et il lui sera donné grâce sur grâce. Mais, le grain tombé dans les ronces, même s'il lève, bien vite il desséchera. Même ce qu'il a, lui sera retiré.

Dans les deux paraboles suivantes sur le Royaume, Jésus exprime les vertus de la Parole. Elle possède en elle-même une énergie, telle que, de nuit comme de jour, elle *germe et grandit*. Si nous sommes la bonne terre, elle produira du fruit en nous et dans les autres. Il arrive parfois que quelqu'un nous dise un jour : « *Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez dit – ou écrit – tel jour. Cette parole a changé ma vie* ». Malgré nous, cette parole a fait son chemin. La dernière phrase semble signifier que la moisson ne nous appartient pas – la faucille évoque le jugement – comme s'il fallait donner sa chance à la graine de la Parole jusqu'au bout, dans l'invincible espérance du semeur.

Le Seigneur emploie une autre image que celle du grain de blé. La graine de moutarde, encore plus petite. Ici, c'est le contraste entre cette semence minuscule et la grandeur de la plante qu'elle deviendra qui est le cœur de la parabole. Aussi bien, ceux qui annoncent la Parole portent en eux l'espérance de cette floraison où même « *les oiseaux du ciel peuvent venir faire leurs nids à son ombre* ». N'oublions pas que saint Marc s'adresse aux communautés de Rome et qu'il se souvient des débuts de l'annonce de la Bonne Nouvelle à Jérusalem puis dans le bassin méditerranéen avec l'apôtre Paul. Les débuts de l'évangélisation ont ressemblé à cette petite graine, lancée souvent dans des terres inconnues. Les communautés qui se sont formées sont le signe de la force de la Parole.

L'évangéliste conclut en reprenant les propos de Jésus sur les paraboles. Ce dernier distingue à nouveau la foule – à qui il ne parle qu'en paraboles – et les disciples – à qui il expliquait tout.

Même si la Parole se développe, à Rome en particulier, il n'en reste pas moins que les petites communautés de la capitale de l'empire ont connu l'épouvante de la terrible persécution de Néron. L'auteur païen, Tacite, écrit ceci : « *A la mort on ajouta la dérision : on les fit périr couverts de peaux de bêtes, lacérés par des chiens, attachés à des croix et enflammés comme des torches pour qu'ils illuminassent la nuit, quand la lumière du jour viendrait à manquer. Néron avait offert ses jardins pour ce spectacle et il donnait des jeux du cirque, mêlé*

à la plèbe sous l'habit de l'aurige ou debout sur son char. Aussi naquit-il de la pitié à l'égard de ces gens, tout coupables qu'ils étaient et dignes des châtements les plus exemplaires, à l'idée qu'ils étaient massacrés non pas pour l'intérêt public mais pour la cruauté d'un seul » (Annales, XV, XLIV). Si les païens éprouvèrent de la pitié, que dire de la terreur qui avait dû s'emparer des communautés chrétiennes. La furie de l'empereur secoue terriblement la petite barque qu'est l'Église à Rome. Le récit de la tempête apaisée en même temps qu'il révèle Jésus enracine nos frères et sœurs du premier siècle dans l'espérance que le Christ ne les abandonne pas.

CHAPITRE 5

Le chapitre 4 rapportait quatre paraboles de Jésus. Dans celui-ci, saint Marc raconte longuement deux miracles : la guérison d'un possédé en pays païen et celle d'une femme et d'une jeune fille au bord du lac de Tibériade.

Au début de ce chapitre, saint Marc indique bien que Jésus est en territoire païen, au-delà du Jourdain, à l'est de la Galilée, contrée qu'il dénomme sans grande précision géographique *le pays des Geraséniens*. Le premier être qui vient à la rencontre du Christ est un homme possédé par un esprit impur. L'évangéliste en fait un portrait étonnant. Il habite les tombeaux – souvenons-nous que ce sont souvent des grottes creusées dans les falaises ou le roc – de ce fait, l'homme est doublement impur. C'est aussi comme s'il venait du séjour des morts. On le liait avec des entraves et des chaînes. Mais il brisait tout. Impossible de l'immobiliser. « *Nuit et jour, il était sans cesse dans les tombeaux et les montagnes, poussant des cris et se déchirant avec des pierres* ».

Le possédé se précipite vers Jésus, à peine eut-il posé le pied sur le rivage. Il se prosterne et crie : « *De quoi te mêles-tu ? Jésus, Fils du Dieu Très Haut ?* ». Seuls sont témoins de cette rencontre les disciples. C'est peut-être pour cela que Jésus n'impose pas le silence à cet esprit impur. « *Sors de cet homme, esprit impur !* ». Puis, il ajoute : « *Quel est ton nom ?* ». Savoir le nom d'un démon donnait à l'exorciste plus de pouvoir. « *Légion, car nous sommes nombreux* ». Une légion romaine compte six mille hommes. C'est dire que la possession de cet homme est très grave. Le/les démons supplie(nt) Jésus de ne pas le(s) envoyer hors de pays. La présence des porcs souligne encore plus le caractère impur de ce pays païen. Les démons choisissent les porcs. Le Seigneur le permet. Les porcs, à leur tour possédés, se noient dans la mer. Le pays est définitivement libéré du démon. Des témoins racontent l'événement aux gens de la ville. Ils accourent et voient l'homme « *assis, vêtu et dans son bon sens* ». Ils demandent alors à Jésus de quitter leur pays.

La fin de ce récit est étonnante. L'homme délivré désire « *être avec lui* ». Mais Jésus en fait un disciple missionnaire : « *Va dans ta maison auprès des tiens et rapporte-leur tout ce que le Seigneur a fait pour toi dans sa miséricorde* ». Il est invité à son tour à proclamer la Bonne Nouvelle de Dieu. Et il ne contente pas de sa famille, puisqu'il s'en va proclamer dans la Décapole (la Décapole était une fédération de dix villes, toutes au-delà du Jourdain sauf une. Elle faisait partie de la province romaine de Syrie). « *Et tous étaient dans l'étonnement* ». La miséricorde dont Jésus témoigne représente une magnifique réponse aux scribes de Jérusalem qui l'accusaient : « *C'est par le chef des démons qu'il chasse les démons* » (3,22).

Le récit suivant comprend une guérison et une victoire sur la mort. Notons-le : Jésus retransverse le lac de Tibériade. Et là une grande foule s'assemble. Un chef de synagogue survient. « *Il tombe aux pieds de Jésus et le supplie instamment en disant : 'Ma petite fille est près de mourir ; viens lui imposer les mains pour qu'elle vive et soit sauvée'* ». Ce père inquiet fait preuve d'une grande confiance. Et Jésus le suit. « *Une foule nombreuse le suivait et l'écrasait* ». Dans cette cohue, une femme ! Elle est atteinte d'un mal qui l'empêche d'être mère. Et cela dure depuis 12 ans. Elle a dépensé beaucoup d'argent. Rien n'y a fait. Une folle espérance l'anime : « *Si j'arrive à toucher au moins ses vêtements, je serai sauvée* ». Elle croit de toute sa force que Jésus a la puissance divine de sauver. Son désir de toucher est un acte de foi, tandis que la foule qui l'écrase ne discerne rien.

De nombreuses fois, les évangiles écrivent : « *Voyant sa foi, leur foi...* ». Dans ce récit, nous pouvons dire que Jésus sent la foi : « *Qui a touché mes vêtements ?* ». Les disciples ne comprennent pas. La foule le frôle, le presse, l'écrase même et il veut voir celle qui a fait cela. Et la femme, craintive et tremblante, se jette à ses pieds et « *lui dit toute la vérité* ». « *Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix et sois guérie de ton mal* ». Qu'est-ce alors que la foi ? L'intense désir de cette femme de guérir ? Une immense confiance en Jésus ? La certitude qu'il peut sauver ? Tout cela ensemble. Déjà, quand les quatre compagnons défont un toit pour descendre leur ami à ses pieds, dans cette extravagance, Jésus reconnaît la foi.

Cependant, Jésus accompagne toujours le chef de synagogue. Des gens de sa maison viennent lui annoncer : « *Ta fille est morte* ». « *Sans tenir compte de ses paroles, Jésus dit au chef de la synagogue : 'Sois sans crainte, crois seulement'* ». Et pour la première fois, Jésus choisit Pierre, Jacques et Jean, comme seuls témoins. En entrant dans la maison, le Seigneur contredit tous les signes de deuil : « *L'enfant n'est pas morte, elle dort* ». Moqueries. Avec le père, la mère, les trois disciples, Jésus entre là où repose l'enfant. Il lui prend la main. « *Fillette, je te le dis, réveille-toi !* ». « *La fillette se leva et se mit à marcher – car elle avait douze ans* ». En raison même de la mention de l'âge de la fille du chef de synagogue, douze ans, la psychanalyste et pédiatre, Françoise Dolto avait dans son livre, *L'évangile au risque de la psychanalyse*, proposé une lecture stimulante, du moins à mon sens. Elle note que la femme a souffert pendant douze ans d'une maladie qui l'empêchait de donner la vie. Et la *petite fille* du début reprend vie comme une *fillette* de douze ans. Dans son langage, Françoise Dolto propose de considérer que le père empêchait sa petite fille de grandir et que Jésus lui donne son véritable statut de fillette de douze ans. Quoi qu'il en soit, ces deux actes de salut font surgir la vie : la vie à donner et toute la vie devant soi. A son entourage bouleversé, Jésus impose le silence. « *Et il leur dit de donner à manger à la fillette* ».

CHAPITRE 6

Dans ce chapitre, il est beaucoup question des disciples et des Douze. Nous avons laissé Jésus en Galilée dans la maison du chef de synagogue. « *Il partit de là. Il vient dans sa patrie et ses disciples le suivent* ». Comme à son habitude, le jour de sabbat, il se mit à enseigner dans la synagogue de Nazareth. Ces compatriotes s'étonnent : « *D'où cela lui vient-il ? Cette sagesse, les miracles qu'il fait ? Nous connaissons sa mère, ses frères, ses sœurs. C'est le charpentier* ». « *Et il était pour eux une occasion de chute* ». Et Jésus reçoit ce refus comme un mépris. Ce qu'ensuite note saint Marc est curieux : « *Et il ne pouvait faire là aucun miracle : pourtant il guérit quelques malades en leur imposant les mains* ». Le miracle sans la foi dans la personne

de Jésus ne signifie rien. Il serait équivalent à ce que font les guérisseurs. Et pourtant, tout ce passe comme si, malgré tout, la miséricorde l'emportait.

Alors qu'il parcourt les villages environnant en enseignant, il envoie les Douze, deux par deux. Il partage avec eux sa mission : « *proclamer qu'il fallait se convertir et chasser les esprits impurs* ». Et dans les conseils qu'il leur donne pour l'accomplir, nous pouvons découvrir aussi comment Jésus se comportait : ne rien prendre pour la route sauf un bâton, n'emporter ni pain, ni sac, ni monnaie. Aux pieds des sandales et une seule tunique. Le missionnaire de Dieu est un pauvre, qui vit de l'hospitalité et qui secoue la poussière de ses pieds, s'il n'est pas reçu, en signe de rupture. Les Douze accomplissent la mission confiée avec succès. La confiance de Jésus en ces hommes qu'il a appelés est totale. Ils partagent entièrement sa propre mission. C'est la même confiance qui anime aujourd'hui le Peuple de Dieu, malgré ses insuffisances et ses refus.

Certains ont pu penser que l'épisode « Hérode », qui suit, était comme une parenthèse avant le retour des Douze. Je crois au contraire qu'il ouvre sur les événements à venir. Hérode entend parler de Jésus et son entourage essaie de répondre à la question : qui est-il ? Et une première liste de suppositions apparaît : *Jean-Baptiste ressuscité, Elie, un prophète*. C'est en tous les cas un personnage hors du commun. Hérode s'inquiète : « *Ce Jean que j'ai fait décapiter, c'est lui qui est ressuscité* ». Marc nous apprend alors la fin brutale du Baptiste. C'est une histoire sordide. Hérode Antipas avait épousé Hérodiade, femme de son frère Philippe (les historiens affirment que c'est plutôt un autre Hérode, frère lui aussi d'Antipas), du vivant de ce dernier. Sa fille, née du premier mariage, avait suivi sa mère chez son beau-père. Jean-Baptiste, le dernier des prophètes, connaît lui aussi le martyre des témoins de l'Alliance. Et Jésus vient de dire dans la synagogue de Nazareth : « *Un prophète n'est méprisé que dans sa patrie, parmi ses parents et dans sa maison* ». Saint Marc prend soin de noter que « *Les disciples de Jean, quand ils eurent appris sa décapitation, vinrent prendre son cadavre et le déposèrent dans un tombeau* ».

Les Douze sont revenus et, pour la première fois, Marc les appelle *apôtres*, ce qui veut dire envoyé : ils sont les envoyés de Jésus, comme lui est l'apôtre de son Père. Ils racontent ce qu'ils ont fait et enseigné. Jésus les invite à se mettre à l'écart pour se reposer un peu. Mais les mouvements de la foule les empêchaient même de manger. Jésus et les Douze s'embarquent vers un endroit désert. Mais les foules accourent de partout et arrivent avant eux. Elles avaient sûrement deviné la destination du bateau.

Devant ces foules en cet endroit désert, Jésus est pris de pitié « *parce qu'elles étaient comme des brebis qui n'ont pas de berger* ». Il commence par leur enseigner « *beaucoup de choses* ». Il accomplit sa mission de berger. Comme il se fait tard, les disciples demandent à Jésus de les renvoyer car l'endroit est **désert** et il faut que tous ces gens puissent manger. « *Il leur répondit : 'Donnez-leur vous-mêmes à manger'* ». Décontenancés, les apôtres se demandent comment faire. « *Combien avez-vous de pains ? Allez-voir !* ». « *Cinq et deux poissons* ». Alors « *il leur commande d'installer tout le monde par groupe sur l'herbe verte (littéralement, de les faire tous s'étendre par tablées)* ». Dans l'endroit désert, comment ne pas penser au psaume 22 : « *Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien. Sur de frais pâturages, il me fait coucher, près des eaux du repos, il me mène, il me ranime* » (1-3). Ce ne sont plus des foules inorganisées, errantes dans le désert. Elles forment des tablées sur l'herbe verte. Le berger,

c'est Jésus. Comment ne pas penser à la plainte du peuple dans le désert : « *Vous nous avez fait sortir dans ce désert pour laisser mourir de faim toute cette assemblée. Le Seigneur dit à Moïse : 'Du haut du ciel, je vais faire pleuvoir du pain pour vous'* » (Ex 16,3-4).

Pour les auditeurs de Pierre et les lecteurs de l'évangile selon saint Marc, les actes de Jésus leur rappellent son dernier repas et la célébration dans leurs communautés de ce qu'ils appellent « *la fraction du pain* » (Cf. Ac 2,42). « *Jésus prit les cinq pains et les deux poissons et levant son regard vers le ciel, il prononça la bénédiction, rompit les pains et les donnait aux disciples pour qu'ils les offrent aux gens* ». « *Ils mangèrent tous et furent rassasiés* ». La table du Seigneur est surabondante puisque les restes remplissent douze paniers. Et il y avait cinq mille hommes ! Par cette action de miséricorde, Jésus dévoile un peu plus sa personne, en même temps qu'il pousse ses apôtres à l'action, même s'ils n'ont que cinq pains et deux poissons.

Aussitôt, Jésus « *obligea ses disciples à remonter dans la barque et à le précéder sur l'autre rive, vers Bethsaïde* » (Bethsaïde veut dire maison de l'approvisionnement). Lui, il renvoie les foules. Il part dans la montagne pour prier. Le soir venu, la barque est au milieu de la mer, Jésus, est seul, à terre. La navigation est rude. Les vents sont contraires. « *Vers la fin de la nuit, il vient vers eux en marchant sur la mer et il allait les dépasser* ». Le psaume 77 le racontait déjà : « *Dans la mer tu fis ton chemin, ton passage dans les eaux profondes et nul n'a pu connaître tes traces* » (20). A cette vue, les disciples croient que c'est un fantôme et poussent des cris, affolés. « *Mais lui, aussitôt, leur parla... : 'Confiance, c'est moi, n'ayez pas peur'* ». Le « *c'est moi* », renvoie au « *Je Suis* », nom révélé à Moïse sur la montagne. Jésus appelle ces disciples à la foi, qui, comme l'amour, bannit toute crainte (Cf. 1 Jn 4,18). Puis il monte dans la barque et le vent tombe. Et malgré cela, « *ils étaient extrêmement bouleversés* ». Et Marc note que « *en effet, ils n'avaient rien compris à l'affaire des pains, leur cœur était endurci* ». Comment ne pas entendre ici la prédication de Pierre qui raconte la difficulté des disciples à croire en Jésus ? Dans la multiplication des pains, sont présents de nombreux indices sur la personne de Jésus. La marche sur les eaux ajoute encore à leur confusion. Leur cœur refuse de s'ouvrir et de quitter la peur. Ils sont seulement bouleversés.

Alors qu'ils naviguaient vers Bethsaïde, ils débarquent en fait à Génésareth, beaucoup plus au sud. La précision géographique n'est pas le souci de saint Marc. Les deux localités se trouvent du côté galiléen du lac. Comme en 1,32-34 et 3,7-12, l'évangéliste montre l'enthousiasme des foules, l'action miséricordieuse de Jésus envers les malades. Une petite remarque sur le vêtement de Jésus : les malades le supplient de leur laisser toucher « *seulement la frange de son manteau* ». Ce détail vestimentaire montre que Jésus était un croyant respectant la loi. Le Père Xavier Léon-Dufour écrit en effet : « *Tout Israélite pieux portait aux quatre coins de son vêtement une bande de tissu, comportant un fil bleu céleste (ou violet) afin de se souvenir des commandements de Dieu* ». (Dictionnaire du Nouveau Testament, Xavier Léon-Dufour, Le Seuil 1975, p. 269). Au terme de ces six chapitres, nous avons recueilli un certain nombre d'indices sur la personne de Jésus. Les esprits impurs se voient imposer sévèrement le silence quand ils crient : « *Tu es le Fils de Dieu* ». Les disciples, les apôtres eux-mêmes ont le cœur endurci. Ses compatriotes le rejettent. Pourtant, les foules affluent pour l'écouter et être guéries. Qui est cet homme qui pardonne les péchés, qui marche sur les eaux, à qui le vent et les flots obéissent, qui nourrit les foules ? Continuons de cheminer avec le Seigneur.

Jésus décide de quitter la foule qu'il vient d'enseigner : « *Passons sur l'autre rive* ». La barque où il se trouvait déjà s'éloigne, avec d'autres d'ailleurs. Et la tempête survient, terrible. « *Les vagues se jetaient sur la barque, au point que déjà la barque se remplissait* ». « *Et lui, à l'arrière, sur le coussin, dormait* ». La supplique des disciples pourrait bien être aussi celle des chrétiens de Rome : « *Maître cela ne te fait rien que nous périssions ?* ». « *Réveillé, il menaçait le vent et dit à la mer : « Silence ! Tais-toi !* ». Puis à ses disciples : « *Pourquoi avez-vous peur ? Vous n'avez pas de foi !* ». Imaginons saint Pierre raconter aux chrétien(ne)s de Rome ce récit. Cette parole les appelait à la foi en la présence du Seigneur Ressuscité au milieu d'eux, même au cœur de la nuit ensanglantée.

Et les disciples posent une nouvelle question sur la personne de Jésus : « *Qui donc est-il, pour que même le vent et la mer lui obéissent ?* ». Le psaume 117 relate le désespoir de « *ceux qui partent en mer sur des navires* » et que la tempête menace. « *Ils crièrent au Seigneur dans leur détresse et il les a tirés de leurs angoisses ; il a réduit la tempête au silence et les vagues se sont tuées. Ils se sont réjouis de ce retour au calme et Dieu les a conduits au port désiré* » (28-30). Oui, qui donc est-il ?

CHAPITRE 7

Il commence par une rencontre avec les Pharisiens et quelques scribes, venus tout exprès de Jérusalem. Contraste saisissant avec les foules qui accourent à la rencontre de Jésus ! Et que voient-ils ? « *Les disciples prennent leur repas avec des mains impures, c'est à dire sans les avoir lavées* ». S'ouvre alors un débat sur le pur et l'impur, débat aussi important que la confrontation sur le sabbat. Comme nous l'avons expliqué dans sa présentation, saint Marc est obligé ici d'expliquer à ses auditeurs et lecteurs ce que représente cette loi du pur et de l'impur et toutes ses obligations. Beaucoup de chrétiens de la communauté romaine sont d'origine païenne. Cela dit, le débat est fondamental. A la question des Pharisiens, Jésus prend la parole longuement : il inscrit son propos dans la tradition prophétique. Il rappelle que les prophètes, comme Isaïe, dénonçaient déjà la religion de l'extérieur qui ne correspondait à aucune conversion profonde du cœur. « *C'est en vain qu'ils me rendent un culte* ». Jésus accuse les Pharisiens d'avoir remplacé le commandement de Dieu par leurs traditions. Et il leur montre comment ils annulent la parole de Dieu qui demande d'honorer son père et sa mère.

Il appelle la foule et l'interpelle solennellement : « *Écoutez-moi tous et comprenez* ». Rien d'extérieur qui entre en l'homme ne peut le rendre impur. Ce qui sort de l'homme, voilà ce qui le rend impur. Alors que la liste des aliments interdits, des gestes prohibés, des fréquentations défendues était interminable, Jésus prononce une parole de libération en même temps qu'un appel exigeant à la pureté du cœur.

Après cela, Jésus rentre à la maison, ce qui signifie qu'il ne devait pas être loin de Capharnaüm. Les disciples trouvent cette parole énigmatique et le lui disent. Jésus leur reproche leur manque d'intelligence. Saint Marc résume son explication en une phrase, ô combien capitale, : « *Il déclarait ainsi que tous les aliments sont purs* ». Il n'y a aucun obstacle dans la communauté de table entre les chrétiens d'origine juive et les païens. Il faut croire cependant que cette parole de Jésus a mis du temps à faire son chemin dans l'Église du début. Souvenons-nous de la réticence de Pierre à manger des aliments présentés dans un grand drap et son

obéissance à l'Esprit qui l'envoie à Césarée rencontrer un centurion romain dans sa maison. Il fait même part de sa conversion : *« Comme vous le savez, c'est un crime pour un Juif que d'avoir des relations suivies ou même quelque contact avec un étranger. Mais, à moi, Dieu vient de me faire comprendre qu'il ne fallait déclarer immonde ou impur aucun homme »* (Ac 10,28). Souvenons-nous de l'assemblée de Jérusalem qui dut prendre une décision à ce sujet après d'intenses débats et envoyer une lettre à toutes les communautés (Cf. Ac 15). Jésus conclut cet enseignement capital en affirmant que c'est du cœur de l'homme que naît le mal. Le *« convertissez-vous »* de sa prédication prend toute sa dimension.

Mais bien plus, cette prise de position très claire ouvre le chemin de Jésus vers les païens, qui sont impurs. Nous le suivons donc dans le territoire de Tyr, au sud de l'actuel Liban. Il essaie d'être discret. Rien n'y fait car *tout de suite* une femme survient. Saint Marc précise que *« c'était une païenne, syro-phénicienne de naissance »*. Une vraie étrangère. Et voilà qu'elle demande à Jésus de chasser le démon impur qui tourmente sa fille. Jésus rappelle que la Bonne Nouvelle, **le pain**, est réservé(e) aux enfants (fils d'Israël) et que ce n'est pas bien de le jeter aux petits chiens. Les Juifs méprisaient les païens en les traitant de chiens. Or, la femme accepte cette condition, et avec beaucoup d'humour réplique que les petits chiens se contenteront des miettes qui tombent de la table des enfants. Jésus apprécie l'humour et lui dit : *« A cause de cette parole, va, le démon est sorti de ta fille »*.

Retenons que Jésus compare la Bonne Nouvelle au pain qu'il a donné en abondance à une foule de cinq mille hommes. Jésus revient par Sidon et, en prenant à l'est, traverse la Décapole. Là on lui amène un sourd qui, en plus, est bègue et on demande au Seigneur de lui imposer la main. Jésus le conduit à l'écart. Il met les doigts dans les oreilles du malade, crache, lui touche la langue. Puis il prie et dit : *« Ouvre-toi »*. Et même si Jésus lui intime de n'en parler à personne – et Marc ajoute en employant le pluriel – *« mais plus il le leur recommandait, plus ceux-ci le proclamaient »*. On s'étonne au sujet de l'homme de Nazareth : *« Il a bien fait toutes choses ; il fait entendre les sourds et parler les muets »*.

CHAPITRE 8

Il s'ouvre sur une très bonne nouvelle pour la communauté de Rome, en particulier les disciples issus du paganisme. Une grande foule s'est assemblée. Et elle n'a pas de quoi manger. Cette fois, Jésus explique : *« J'ai pitié de cette foule, car voilà trois jours qu'ils restent auprès de moi et ils n'ont pas de quoi manger. Si je les renvoie chez eux à jeun, ils vont défaillir en chemin, et il y en a qui sont venus de loin »*. Tout ceci se passe en territoire païen et certains sont venus de loin. Ce second récit de multiplication des pains suit le même schéma que le premier. Autant dire que dans les communautés de Rome, les chrétiens qu'ils viennent du paganisme ou du judaïsme, bénéficient à part égale du pain donné par le Seigneur en abondance, du pain de la Bonne Nouvelle de Dieu. Ainsi, certains ont voulu voir dans les sept corbeilles pleines des morceaux ramassés à la fin de ce repas les soixante-dix nations, qui, dans la tradition juive, formaient le monde païen.

Maintenant, nous y sommes habitués. Jésus reprend le bateau et se rend dans la région de Dalmanoutha, ville inconnue. La précision géographique n'est pas importante pour Marc. Jésus vient de nourrir quatre mille personnes. Des Pharisiens surviennent. Et pour lui tendre un piège, ils lui demandent un signe du ciel. Aveuglement ! *« Poussant un grand soupir »*, Jésus

compare « *cette génération* » à celle qui mit Dieu à l'épreuve dans le désert, comme le rapporte le livre des Nombres : « *Jusqu'à quand ce peuple me méprisera-t-il ? Jusqu'à quand refusera-t-il de croire en moi, en dépit de tous les signes que j'ai opérés au milieu d'eux ?* » (Nb 14,11-22). Et il remonte en barque et part sur l'autre rive.

Et voici que, dans le bateau, les disciples discutent entre eux d'une histoire de pain. Ils n'en ont plus qu'un. Jésus les met alors en garde contre le levain des Pharisiens et celui d'Hérode. Le levain est une source d'impureté et de corruption. Le repas de la Pâque se célèbre avec des pains sans levain, en souvenir de ceux que les Hébreux avaient partagés en Egypte avant de rompre leurs chaînes. Le levain des Pharisiens corrompt le pain de la parole. Et les disciples, aveuglés, eux aussi, discutent encore de leur manque de pain. Alors Jésus souligne leur cécité : « *Pourquoi discutez-vous parce que vous n'avez pas de pain ? Vous ne saisissez pas encore et vous ne comprenez pas ? Avez-vous le cœur endurci ?* ». Et il leur rappelle les deux multiplications des pains, les cinq mille puis les quatre mille hommes rassasiés, les restes qui remplissent douze paniers d'un côté, sept de l'autre. « *Ne comprenez-vous pas encore ?* ». Alors qu'il a multiplié les signes devant eux, les disciples comme les pharisiens ne comprennent toujours pas qui est Jésus. La Parole répandue en abondance, comme la semence de la parabole, le pain donné sans compter aux foules affamées, sont un seul et même signe du Règne de Dieu. Il s'est réellement approché (Cf. 1,15).

Jésus et ses disciples débarquent à Bethsaïda, tout au nord du lac. Saint Marc raconte qu'on présente à Jésus un aveugle. Allusion certaine à l'aveuglement des pharisiens et plus encore à celui des disciples. D'ailleurs, Jésus doit s'y reprendre à deux fois. Mais suivons-le. « *Il prend l'aveugle par la main et le conduit hors du village* ». Il met de la salive sur les yeux et lui impose les mains. « *J'aperçois les gens, je les vois comme des arbres mais ils marchent* ». Jésus lui pose une nouvelle fois les mains sur les yeux. Et l'homme voit tout *distinctement*. Pourtant Jésus lui demande de ne pas entrer dans le village.

Puis, le Seigneur et ses disciples remontent vers le nord, vers les villages voisins de Césarée de Philippe, au pied du mont Hermon, dans l'actuel Liban. Là, dans la montagne, sourd la source du Jourdain. « *En chemin* », nous recevons la première révélation sur la personne de Jésus. Souvenons-nous des premiers mots de l'évangile : « *Commencement de l'évangile de Jésus Christ Fils de Dieu* ». C'est l'homme de Nazareth qui pose une question sur son identité : « *Qui suis-je, au dire des hommes ?* » Et les disciples donnent la même liste qu'avait proposée son entourage à Hérode : *Jean-Baptiste, Elie, un prophète*. Remarquons qu'ici, aucun des noms prononcés par les esprits impurs n'est repris : *le Saint de Dieu, Jésus, Fils du Dieu Très Haut*. Jésus, il est vrai, leur avait imposé le silence.

Alors il s'adresse directement à ses disciples : « *Et vous, que dites-vous que je suis ?* ». Pierre répond : « **Tu es le Christ** », c'est à dire l'envoyé de Dieu, le Messie, celui qui a reçu l'onction. Jésus accepte ce titre mais il enjoint *sévèrement* à ses compagnons de ne parler de lui à personne. C'est comme s'il était trop tôt. Nous sommes encore *en chemin*. Nous ne sommes pas arrivés au terme : l'événement de sa mort et de sa résurrection. Mais la profession de Pierre marque une étape essentielle dans le récit de saint Marc comme nous allons le voir par la suite.

Maintenant, Jésus dévoile qu'il « *fallait que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit mis à mort et que, trois jours après, il ressuscite* ». Et Marc ajoute : « **Il tenait ouvertement ce langage** ». Avec le peuple élu, les disciples attendent avec une espérance impatiente un Messie (Christ) qui rétablira Israël dans son droit et sa grandeur et qui sera un digne fils de David, fidèle à l'Alliance de Dieu avec son peuple. Certains, comme les zélotes, sont prêts à prendre les armes pour chasser le Romain de la Terre promise et hâter la venue du Messie. Jésus, lui, se présente comme le serviteur souffrant qu'avait annoncé Isaïe (Cf. 52,13 à 53,12). Le Pape Benoît XVI parle de cette prophétie comme d'une parole en attente (Cf. L'enfance de Jésus, Benoît XVI Joseph Ratzinger, Flammarion, Champs/essais, 2013, p. 32-33). Elle devient réalité dans et par le Christ. Un Messie souffrant et mis à mort est assurément une figure complètement impossible pour Pierre. Il tire Jésus à part et le réprimande. Saint Matthieu ajoute cette parole de l'apôtre : « *Dieu t'en préserve, Seigneur ! Non, cela ne t'arrivera pas !* » (16,27).

La réaction de Jésus est fondamentale pour comprendre son chemin parmi nous. « *Retire-toi ! Derrière moi, Satan ! Car tes vues ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes* ». Le Christ traite son apôtre de Satan ! Cette vive apostrophe renvoie aux tentations du début de son ministère. Saint Matthieu nous en donne le contenu : au désert, le diable désire détourner Jésus de son Dieu en lui présentant d'autres images de la divinité. En s'adossant à l'Écriture, la Parole de Dieu, le Christ refuse trois fois et le diable le laisse (Cf. Mt 4,1-11). La réprimande de Pierre envers Jésus est du même ordre : détourner Jésus de la mission qu'il a reçue du Père. Il est à nouveau Satan qui veut détourner Jésus de sa fidélité envers son Dieu. Nous comprenons alors que tous les titres donnés à Jésus par les esprits impurs, Hérode, les apôtres eux-mêmes sont les vues des hommes. Seul, Jésus peut déciller nos yeux pour entrevoir les vues de Dieu. C'est un chemin de conversion permanent. Nous sommes vraiment au cœur de l'évangile. Le premier pas est franchi. **Jésus est le Christ, selon les vues de Dieu.** Il nous reste à cheminer avec lui jusqu'au bout.

Jésus en tire les conséquences pour les foules et les disciples. Le suivre, c'est renoncer à soi-même et prendre sa croix. C'est exactement ce que va faire Jésus. C'est cet acte de foi que, très vite, chanteront les premières communautés comme le rapporte Paul dans sa lettre aux Philippiens (lire au chapitre 2, les versets 6 à 11). Le chemin du disciple ne peut être que celui de Jésus. « *Qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauvera* ». Et la vie a une valeur inestimable. « *Celui qui aura honte de moi et de mes paroles... le Fils de l'homme aussi aura honte de lui quand il viendra dans la gloire de son Père avec les saints anges* ». Les vues des hommes pousseront les Pharisiens, les scribes et les Anciens à crier que Jésus blasphème, qu'il parle mal de Dieu et qu'il défigure Dieu. Continuons de marcher avec le Christ.

CHAPITRE 9

Il commence par une parole de Jésus dont l'interprétation est difficile : « *Parmi ceux qui sont ici, certains ne mourront pas avant de voir le Règne de Dieu venir avec puissance* ». Le Christ entend partager son espérance en la venue du Règne de Dieu, dont il a déjà dit qu'il était présent, peut-être encore seulement comme la petite graine de la parabole. A ce moment-là, que nous ne connaissons pas, il viendra avec puissance. Certains voient dans cette parole l'annonce de la Résurrection qui sera vraiment le commencement du Règne du Christ.

D'autres pensent que la transfiguration dont le récit suit juste après est une manifestation du Règne. Quoi qu'il en soit, Jésus parle ouvertement.

Par la transfiguration, le Christ fait entrer Pierre, Jacques et Jean dans les vues de Dieu. Saint Marc, avons-nous déjà écrit, est le témoin de la prédication de saint Pierre. Dans sa deuxième lettre, l'apôtre écrit ceci : « *Ce n'est pas en nous mettant à la traîne de fables tarabiscotées que nous avons fait connaître la puissance et la venue de notre Seigneur Jésus Christ, mais pour l'avoir vu de nos yeux dans tout son éclat. Car il reçut de Dieu le Père honneur et gloire quand la voix venue de la splendeur magnifique de Dieu lui dit : 'Celui-ci est mon Fils bien-aimé, celui qu'il m'a plu de choisir'. Et cette voix, nous-mêmes nous l'avons entendu venant du ciel quand nous étions avec lui sur la montagne sainte* ». (2P 1,16-18). Ce témoignage éclaire le récit de l'évangéliste. Devant les trois témoins privilégiés, Jésus est transfiguré. Ses vêtements en sont le signe éclatant. Près de lui, se tiennent Moïse et Elie : les deux grands témoins de l'Écriture, de la Parole de Dieu. Pierre voudrait que ce moment ne s'arrête jamais et demeurer sur la montagne. Puis la « *voix venue de la splendeur magnifique de Dieu* » se fait entendre : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Écoutez-le !* ». C'est la même parole que celle qui fut dite au baptême de Jésus. Mais alors que celle-ci était adressée à Jésus, celle-là l'est aux disciples. Oui, Jésus est bien le Christ qui sera arrêté et condamné à mort, parce qu'il est le Fils bien-aimé. Le Seigneur anticipe en quelque sorte sa résurrection et il demande à ses trois confidents « *de ne raconter à personne ce qu'ils avaient vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscite d'entre les morts* ». Et nous croyons entendre ici la confidence de saint Pierre : « *Ils observèrent cet ordre, tout en se demandant entre eux ce qu'il entendait par « ressusciter d'entre les morts* ». L'évangéliste note encore une fois l'incompréhension des disciples. Décidemment les vues de Dieu ne sont pas celles des hommes.

Dans l'échange suivant, Pierre, Jacques et Jean posent une question sur Elie. Les scribes se réfèrent explicitement au prophète Malachie qui prophétisait que la venue du Messie serait précédée par le retour d'Elie (Ml 3,23). Certes, répond Jésus, mais il faut tenir compte aussi de la prophétie d'Isaïe qui annonce un serviteur souffrant (Cf. Is 52,14-53,10). D'ailleurs Jean-Baptiste a connu le même sort qu'Elie. Ce récit de la Transfiguration et les dialogues qui suivent insistent sur le fait que Jésus accomplit les Écritures. Il exauce la Parole. Saint Jean écrira qu'il est le « *Verbe fait chair* » (Jn 1,14).

Tous les quatre retrouvent les autres disciples et la foule qui accourt. Ils discutaient entre eux de l'impossibilité où étaient les disciples de chasser l'esprit muet d'un enfant. Entendant cela, Jésus a des paroles très dures : « *Génération incrédule, jusqu'à quand serai-je parmi vous ? Jusqu'à quand aurai-je à vous supporter ?* ». Encore une fois, il déplore le manque de foi. Mais la miséricorde l'emporte : « *Amenez-le moi* ». Suit un dialogue avec le père sur l'état de santé du petit. L'homme s'exclame : « *Mais si tu peux quelque chose, viens à notre secours, par pitié pour nous* ». Jésus rétorque : « *Si tu peux !... Tout est possible pour celui qui croit* ». Alors le père s'écrie : « *Je crois ! Viens au secours de mon manque de foi !* ». Cette prière deviendra celle des disciples à travers les siècles et sous tous les cieux. Jésus guérit l'enfant. Mais « *il devint comme mort* ». Et ici le récit devient comme une annonce : « *Tous disaient : 'il est mort'. Mais Jésus en le prenant par la main le fit se lever et il se mit debout* ». Les mêmes verbes, se lever, se mettre debout, exprimeront la résurrection de Jésus. Encore une fois, notons la délicatesse de Jésus.

Le Christ et les siens rentrent à la maison. Nous sommes donc tout près de Capharnaüm, peut-être dans la ville elle-même. Les disciples lui disent qu'ils ne comprennent pas la raison de leur échec. Le Seigneur répond qu'il n'est pas possible de guérir sans prier. Sa prière à lui est un face à face avec son Père.

Puis, ils s'en vont en Galilée. Mais Jésus ne veut pas qu'on le sache. Il veut être seul avec ses disciples. En effet, écrit Marc, il les enseignait et leur annonçait une deuxième fois son arrestation, sa mort et sa résurrection. Et l'évangéliste ajoute : « *Mais ils ne comprenaient pas cette parole et craignaient de l'interroger* ». Et comme pour nous le faire comprendre, il raconte qu'en rentrant à Capharnaüm ils avaient discuté entre eux et s'étaient même querellés. A la maison, Jésus leur demande l'objet de leur « échange ». « *En chemin, ils s'étaient querellés pour savoir qui était le plus grand* ».

Alors Jésus dévoile un peu plus son être profond : « *Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous et le serviteur de tous* ». Non décidemment, les vues de Dieu ne sont pas celles des hommes. Nos préséances, nos volontés de puissance, nos classements n'ont aucun place dans son Royaume. Et le Christ joint le geste à la parole. Il choisit le plus petit, le plus ignoré, celui qu'un jour les disciples chasseront de devant lui : un enfant. Il le place au milieu, l'embrasse et déclare ceci qui est vraiment une clef pour la vie du disciple : « *Qui accueille en mon nom un enfant comme celui-là, m'accueille moi-même ; et qui m'accueille, ce n'est pas moi qu'il accueille, mais Celui qui m'a envoyé* ». Chacun devrait connaître cette parole par cœur pour la mettre en pratique. Dans le Nouveau Testament cette parole sera dite et redite de multiples façons.

Ici, l'évangéliste insère un dialogue entre Jean et Jésus qui, à n'en pas douter, dut inspirer les premières communautés. L'apôtre rapporte que quelqu'un qui ne fait partie du groupe de Jésus se permet de chasser les démons en son nom. « *Ne l'empêchez pas, s'il fait cela, il ne peut pas mal parler de moi aussitôt après* ». Et il élargit considérablement l'horizon : « *Celui qui n'est pas contre nous est pour nous* ». Il demande aux siens d'apprécier à sa juste valeur le geste de quiconque leur donnera un verre d'eau à boire. Par ces paroles, Jésus questionne en permanence les frontières des communautés, frontières qu'elles sont tentées sans cesse de dresser.

Et Jésus continue en mettant en garde contre tout ce qui pourrait entraîner la chute d'un seul de ces petits qui croient. Les paroles qui suivent sont tellement fortes que le respect et l'amour des petits devient comme une règle absolue. Pour conclure, il prend l'exemple du sel. Ce condiment donne du goût aux aliments. Nous parlons volontiers du « *sel de la vie* », pour souligner que l'amour, l'amitié, la fraternité donnent du goût à nos existences et les rendent belles. « *Ayez du sel en vous-mêmes et soyez en paix les uns avec les autres* ». Heureux et beaux conseils lancés à nos communautés.

CHAPITRE 10

Jésus quitte une nouvelle fois Capharnaüm et la Galilée. Il se rend en Judée sur le rive orientale du Jourdain, c'est à dire dans la Pérée. Les foules se rassemblent et saint Marc note : « *il les enseignait comme à son habitude* ». Jérusalem n'est pas loin. Des Pharisiens s'avancent pour lui tendre un piège. « *Est-il permis à un homme de répudier sa femme ?* ». Jésus leur demande

si Moïse a donné un commandement à ce sujet. Ses interlocuteurs reconnaissent qu'il n'a donné qu'une permission. Et Jésus de répondre : « *C'est à cause de la dureté de votre cœur* ». Et il revient au commencement quand tout fut créé dans une extrême bonté. Dans leur union amoureuse, l'homme et la femme sont « *image de Dieu* ». « *Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a uni* ». Marc indique que Jésus et ses disciples sont à la maison. Est-ce Capharnaüm ou une autre demeure où Jésus était accueilli ? A la question de ses compagnons, Jésus précise que, lorsque l'homme ou la femme répudie son conjoint, il-elle est adultère.

Quelque temps auparavant, Jésus avait placé un enfant au milieu de ses disciples comme une confirmation de sa parole sur le dernier de tous et le serviteur de tous. Cette fois, certainement attirés par sa bonté et sa parole de miséricorde, « *des gens lui amenaient des enfants pour qu'il les touche* ». Sans mauvaise intention de leur part, les disciples les rabrouèrent. Au temps de Jésus, les enfants comptaient pour peu. L'indignation du Christ est d'autant plus remarquable. « *Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas, car le Royaume de Dieu est à ceux qui sont comme eux* ». Encore une fois, Jésus nous fait entrer dans les vues de Dieu. Il s'agit bien d'accueillir le Royaume comme un enfant. Nous sommes loin des rêves d'un royaume de puissance et de gloire. Et Marc conclut : « *Il les embrassait et les bénissait en leur imposant les mains* ». Au baptême, nous reprenons le geste de Jésus quand nous imposons les mains sur la tête du baptisé.

Après les enfants, voici que quelqu'un court se jeter à genoux, alors que Jésus se mettait en route. « *Bon Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle en partage ?* ». Le Christ commence par protester : « *Seul Dieu est bon* ». Dès que nous prions Dieu, nous devrions commencer par cette parole de Jésus ! Puis, il rappelle que le plus sûr chemin pour avoir part à la vie éternelle est de suivre les commandements que Dieu a donnés à Moïse. Devant la droiture et la foi de cet homme, « *Jésus le regarda et se prit à l'aimer* ». Il lui propose alors de vendre tout ce qu'il a, de le donner aux pauvres et de le suivre, en un mot de devenir son disciple. Et comme si ses biens le tenaient enfermé, l'homme fut incapable de faire un pas en dehors du cercle de ses richesses. « *Il s'assombrit et s'en alla tout triste* ».

Jésus ouvre les yeux de ses disciples : « *Qu'il sera difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le Royaume de Dieu !* ». Il appartient en effet à ceux qui ressemblent à des enfants, qui attendent tout de leurs parents. Dans l'Écriture, la richesse est plutôt perçue comme un signe de bénédiction (Lv 26,1-13). Les disciples sont déconcertés. Dans le dialogue qui suit, Jésus redit la difficulté pour les riches d'entrer dans le Royaume de Dieu. Ses compagnons sont impressionnés, mais alors « *qui peut être sauvé ?* ». Dans ce récit, pour la troisième fois, saint Marc insiste sur le regard de Jésus et même ici il écrit : « *fixant leur regard sur eux* ». Il les ouvre encore une fois aux vues de Dieu : « *Aux hommes, c'est impossible, mais pas à Dieu, car tout est possible à Dieu* ». Contrairement à l'homme riche, Pierre et les autres disciples ont tout quitté pour le suivre. Jésus en convient et il leur ouvre le cœur aux perspectives d'une communauté de frères. Les auditeurs et lecteurs de Marc le savent bien, même s'ils sont persécutés. Jésus leur promet ce que recherchait l'homme riche : « *dans la monde à venir, la vie éternelle* ». Et pour clore cet ensemble sur l'accueil des enfants, le refus de l'homme riche et la condition de disciples, le Christ laisse une fois de plus entrevoir les vues de Dieu : « *Beaucoup de premiers seront derniers et les derniers seront premiers* ».

Remarquons que la troisième annonce de la passion survient alors qu'ils sont en chemin, comme les deux autres fois. Marc ajoute qu'« *ils montaient à Jérusalem. Jésus marchait devant eux* ». D'après l'évangéliste, c'est le premier pèlerinage du Seigneur vers la Ville Sainte, mais aussi le dernier, l'ultime étape sur le chemin du serviteur. Parce que les disciples connaissaient l'hostilité grandissante à l'égard de Jésus, « *Ils étaient effrayés et ceux qui suivaient avaient peur* ». Prenant les Douze à part, pour la troisième fois, il leur annonce ce qui allait lui arriver. Et sa description est d'une grande précision : « *Voici que nous montons à Jérusalem et le Fils de l'homme sera livré aux grands prêtres et aux scribes ; ils le condamneront à mort et le livreront aux païens, ils se moqueront de lui, ils cracheront sur lui, ils le flagelleront, ils le tueront et, trois jours après, il ressuscitera* ».

C'est le moment que choisissent les deux frères, Jacques et Jean, pour faire la demande de siéger à droite et à gauche de Jésus dans la gloire. « *Vous ne savez pas ce que vous demandez* ». La gloire de Jésus, ce sera la croix. « *Pouvez-vous boire cette coupe ?* ». Les deux frères disent que oui. Souvenons-nous, à la deuxième annonce, les disciples s'étaient querellés, cette fois ils s'insurgent contre les fils de Zébédée. Et, avec patience, Jésus leur dévoile un peu plus les vues de Dieu : les mœurs des rois et des grands n'ont rien à voir avec celles du Royaume. « *Il n'en pas ainsi parmi vous. Au contraire, si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur. Et si quelqu'un veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous. Car le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude* ». Par trois fois, Marc montre le décalage entre les annonces claires de Jésus et les préoccupations des disciples. « *Ils ne comprenaient pas cette parole* ».

Le miracle qui suit vient à point nommé pourrait-on dire. Pour se rendre à Jérusalem en venant de la Galilée, il faut passer par Jéricho. À la sortie de cette ville, voici un aveugle, « *Bartimée, fils de Timée, assis au bord du chemin, en train de mendier* ». Il apprend que Jésus de Nazareth passe. Alors il crie : « *Fils de David, Jésus, aie pitié de moi !* ». Comme pour les enfants, « *beaucoup le rabrouaient pour qu'il se taise* », mais Bartimée criait de plus belle. Jésus s'arrête et dit : « *Appelez-le* ». Certains dans la foule se font amicaux : « *Confiance, lève-toi, il t'appelle* ». « *Rejetant son manteau, il se leva d'un bond et il vient vers Jésus* ». Comme souvent, ce dernier lui demande : « *Que veux-tu que je fasse pour toi ?* ». « *Rabbouni, que je retrouve la vue !* ». Et de nouveau le Seigneur reconnaît le foi : « *Va, ta foi t'a sauvé* ». Parce qu'il croit, Bartimée voit et il devient disciple. « *Il suivait Jésus sur le chemin* ». Cette guérison est un véritable appel lancé aux Douze et aux autres pour que leurs yeux s'ouvrent. Nous approchons de Jérusalem.

CHAPITRE 11

Il commence par l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem et jusque dans le Temple. Les hameau de Bethphagé et le village Béthanie sont proches de Jérusalem. Ils se situent à environ trois kilomètres à l'est de la ville sainte. Bethphagé veut dire la maison des figes et Béthanie la maison du pauvre. La référence à un oracle du prophète Zacharie est évidente : « *Tressaille d'allégresse, fille de Sion ! Pousse des acclamations, fille de Jérusalem ! Voici ton roi qui s'avance vers toi, il est juste et victorieux, humble, monté sur un âne – sur un ânon tout jeune* » (9,9). Jésus manifeste une grande maîtrise de la situation. Il donne des directives claires pour que des disciples aillent chercher le petit âne. Il en fait sa monture. Il laisse ceux qui le devancent crier : « *Hosanna ! Béni soit au nom du Seigneur, celui qui vient ! béni soit le Règne*

qui vient ! ». Saint Jean appellera ce moment « *l'heure* ». Maintenant, Jésus n'impose plus le silence. Saint Marc est le seul à noter ce qui suit : « *Il entra à Jérusalem dans le Temple. Après avoir tout regardé autour de lui, comme c'était déjà le soir, il sortit pour se rendre à Béthanie avec les Douze* ». Bien des biblistes pensent qu'à Béthanie Jésus bénéficiait de l'accueil d'une famille amie, composée, d'après saint Jean, de Lazare et de ses deux sœurs, Marthe et Marie (Cf. Jn 11,1).

Suit l'épisode du figuier. Jésus a faim et il cherche des fruits alors que ce n'est pas la saison. Dans la tradition biblique, la vigne, l'olivier et le figuier sont des symboles puissants. Comme la vigne, le figuier représente le peuple et bien des prophètes fustigent leur stérilité ou annoncent que le Seigneur va les rendre secs. Ainsi Jérémie : « *Je suis décidé à en finir avec eux – oracle du Seigneur – pas de raisins à la vigne ! pas de figues au figuier, son feuillage est flétri* » (8,13). Ici, le figuier peut représenter le Temple sur lequel, la veille, Jésus a porté son regard et vers lequel il se dirige à nouveau.

De la même manière qu'il a maudit le figuier, arrivé dans le Temple, Jésus chasse ceux qui vendaient et achetaient dans le parvis des païens. « *Il renverse les tables des changeurs et les sièges des marchands de colombes* ». Il empêche que les gens traversent le Temple pour aller d'un endroit à l'autre de la ville. Pour donner sens à cette colère, il enseigne en se référant directement à l'Écriture, la Parole de Dieu : « *N'est-il pas écrit : 'Ma maison sera appelée maison de prières pour toutes les nations' ? Mais vous, vous en avez fait une caverne de bandits* ». Le Temple était aussi une vaste organisation financière et ses responsables géraient un revenu conséquent. Peut-être comprend-on mieux la réaction des grands prêtres et des scribes qui « *cherchaient comment le faire périr* ». Mais la foule fait obstacle à leur dessein, car elle était frappée par son enseignement. Le soir venu, ils retournent sans doute à Béthanie.

Le lendemain matin, ils repassent devant le figuier. Pierre fait remarquer à Jésus qu'il est tout sec. Sa parole a été efficace. Il montre alors à ses disciples la force de la parole prononcée dans une foi sans partage. Bien plus « *tout ce que vous demanderez **en priant**, croyez que vous l'avez reçu et cela vous sera accordé* ». Saint Marc ne rapporte pas la prière de Jésus que nous appelons le Notre Père. Mais la parole qui suit s'en rapproche : « *Et quand vous êtes debout en prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez, pour que votre Père qui est aux cieux vous pardonne aussi vos fautes* ».

De retour au Temple, voici que nous assistons à un véritable harcèlement de la part des grands prêtres, des scribes, des anciens, puis plus tard des Pharisiens, des Hérodiens et des Sadducéens. Première question : « *En vertu de quelle autorité fais-tu cela ? Ou qui t'a donné autorité pour le faire ?* ». Il s'agit certainement de l'acte de purification du Temple mais aussi de son enseignement. Jésus répond par une autre question à propos de Jean-Baptiste et de l'origine du baptême qu'il donnait dans les eaux du Jourdain. Pris au piège à leur tour, les grands prêtres, les scribes et les anciens répondent qu'ils ne savent pas. « *Moi non plus, je ne vous dis pas en vertu de quelle autorité je fais cela* ».

CHAPITRE 12

Il enchaîne directement sur ce qui précède. Jésus profite de la présence des autorités du Temple, et donc aussi du peuple, et leur parle en parabole. Après la figuier, voici l'autre grand

symbole biblique de la vigne. La citation d'Isaïe est explicite. Le Seigneur a pris soin de son peuple puis il l'a confié à des vigneron. Le Christ raconte les refus successifs du peuple de l'Alliance. Le Seigneur leur a pourtant envoyé ses prophètes. Ils furent maltraités et tués. Mais, l'amour du Maître de la vigne est plus fort que tout. Il envoie son fils. Rien n'y fait. Au contraire les vigneron s'acharnent : *« C'est l'héritier. Venez ! Tuons-le et nous aurons l'héritage »*. Ils l'ont tué et jeté hors de la vigne, comme le Christ le sera hors de la ville. Mais ajoute le Seigneur, ce rejet sera en fait fondateur. Et encore une fois, il renvoie ses contradicteurs aux Écritures qu'ils connaissent par cœur : *« La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs, c'est elle qui est devenue la pierre d'angle. C'est là l'œuvre du Seigneur, quelle merveille à nos yeux ! »*. La parabole est tellement explicite que les auditeurs comprennent bien qu'ils parlent d'eux et, nous pouvons ajouter, de lui-même. Dès lors, *« ils cherchaient à l'arrêter, mais ils eurent peur de la foule »*. Ils s'en allèrent.

Alors ils envoient des Pharisiens et des Hérodiens pour le prendre au piège en le faisant parler. Après avoir dit combien Jésus est droit et qu'il ne se laisse influencer par personne, ils lui demandent s'il est permis de payer le tribut à César. Le tribut s'imposait uniformément à tous, sauf aux enfants et aux vieillards. C'était le signe de la soumission à l'envahisseur. Les zélotes interdisaient que l'on s'acquittât de cet impôt. Les Pharisiens et les Hérodiens veulent-ils faire passer Jésus pour un zélote et le dénoncer au gouverneur romain ? Toujours est-il que Jésus évite le piège. Il demande à voir un denier, une pièce d'argent. *« De qui sont l'effigie et l'inscription ? De César »*. Depuis Auguste, l'empereur est divinisé après sa mort. Mais, de leur vivant, les maîtres de Rome revendiquent tous des origines divines. César n'est pas Dieu. Rendez donc à César ce qui est à César. César a beau mettre son image sur les pièces de monnaie. Il n'est pas Dieu. Vous, vous êtes images de Dieu. Puisque vous avez cette pièce sur vous, c'est que vous acceptez de bénéficier d'un certain ordre politique. Libre à vous de refuser cet ordre. Mais ne mélangez pas tout. *« Rendez à Dieu ce qui est à Dieu »*. *« Et ils restaient à son propos dans un grand étonnement »*.

Et voici que s'avancent à leur tour les Sadducéens. Saint Marc précise pour ses interlocuteurs que *« ces gens disent qu'il n'y a pas de résurrection »*. Ils posent alors une question, somme toute assez ridicule. Il faut comprendre que, dans le mariage, s'appliquait la loi du lévirat. Si une femme perdait son mari et qu'elle était sans enfant, le frère du défunt épousait la veuve pour assurer une descendance. La réponse de Jésus s'appuie sur les Écritures et la *« puissance de Dieu »*. Une première fois il dit aux Sadducéens : *« Vous êtes dans l'erreur »*. Entrer dans la résurrection, c'est entrer dans le monde de Dieu. Les mœurs humaines ne seront pas celles du Royaume. Et puis sur la résurrection, il les renvoie encore à un célèbre récit : celui du buisson ardent. Là, Dieu se fait connaître de Moïse : *« Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob »*. Et Jésus de conclure magnifiquement : *« Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants »*. Une nouvelle fois, il leur dit : *« Vous êtes complètement dans l'erreur »*.

Parmi ses contradicteurs, un scribe avait entendu la réponse de Jésus. A son tour, il lui demande quel est le premier commandement. S'engage alors un échange entre rabbins, comme les aiment nos frères juifs. En effet, Jésus répond en associant deux passages de l'Écriture, les versets 4 et 5 du chapitre 6 du livre du Deutéronome et le verset 18 du chapitre 19 du livre du Lévitique. Le scribe approuve : *« Maître, tu as dit vrai »*. Il reprend les mêmes paroles que Jésus et il ajoute : *« cela vaut mieux que tous les holocaustes et les sacrifices »*. Il

fait référence au verset 6 du chapitre 6 du livre d'Osée. A son tour, Jésus apprécie et lui dit : « *Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu* ». Il semble que pour l'heure les attaques cessent.

Jésus reprend son enseignement et il met en cause les scribes par deux fois. Selon ces derniers, le Messie est fils de David. Comment se fait-il qu'il l'appelle ce fils *Seigneur*. De qui est-il donc le fils ? Puis il met gravement en cause leur comportement : ils aiment pavaner, donner l'apparence de longues prières. En fait, ils dévorent les biens des veuves.

De fait, assis en face du tronc, Jésus regarde comment la foule y mettait de l'argent. Les riches y mettent beaucoup. Il voit une veuve déposer deux pièces en cuivre, la plus petite des monnaies. A ses disciples, Jésus déclare que cette pauvre veuve a mis plus que tous les autres, qui ont pris sur leur superflu. « *Elle, elle a pris sur sa misère pour mettre tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre* ». Cela explique pourquoi Jésus a mis en cause le banditisme des scribes.

CHAPITRE 13

Il s'achève par cette parole de Jésus : « *Ce que je vous dis, je le dis à tous : veillez* ». Cette parole est comme la clef de la réponse du Seigneur aux questions de Pierre, Jacques Jean et André. À la fin du chapitre 12, nous avons laissé le Christ donner en exemple la *pauvre veuve*. Après cela, il a quitté le Temple. Hérode le Grand avait décidé la reconstruction du Temple vers l'an 17 avant notre ère. Au temps de Jésus, il était en voie d'achèvement, même s'il ne sera inauguré qu'en l'an 60. Il était reconnu comme une des merveilles de l'empire romain. Les disciples sont dans l'admiration. Le Seigneur leur annonce alors sa destruction. Elle interviendra en 70, soit presque au moment même où saint Marc écrivit son évangile.

« *Comme il était assis au mont des Oliviers en face du Temple, Pierre, Jacques, Jean, André, à l'écart* » lui posèrent deux questions auxquelles Jésus va répondre : quand et à quel signe. Il est vrai que du mont des Oliviers, la vue sur Jérusalem est magnifique et le Temple devait dominer la cité sainte de sa splendeur. Ici, saint Marc note la présence des quatre premiers appelés au bord de la mer de Galilée. Les propos du Seigneur sont presque une confidence. La fin des temps et le jugement occupent une place importante dans l'Écriture en particulier dans les livres tardifs. Avec l'attente du Messie, le jugement dernier est une des préoccupations majeures des croyants juifs. Tout en empruntant aux écrits apocalyptiques, comme à ceux du prophète Daniel, Jésus leur donne une nouvelle signification. Ce langage ne nous est certes pas familier. Essayons de nous le rendre plus intelligible.

Il demande d'abord à ses quatre apôtres de ne se laisser égarer par personne. Devant les rumeurs de tous ordres, en face des antéchrists, les disciples doivent rester sur leurs gardes. Saint Paul peut nous permettre d'entrer plus avant dans cette attente. Il écrit ceci aux chrétiens de la ville de Rome : « *J'estime que les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire qui doit être révélée en nous... Nous le savons (en effet) la création toute entière gémit maintenant dans les douleurs de l'enfantement. Elle n'est pas la seule, nous aussi, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons intérieurement, attendant l'adoption, la délivrance pour notre corps* » (Ro 8,18...22-23). Certes, la future maman souffre quand elle met son enfant au monde. Mais elle sait qu'arrive un heureux événement, comme

on dit, une vie nouvelle et unique. Notons ici que cet enfantement concerne la création tout entière.

Au nombre de ces douleurs, Jésus annonce les persécutions qui attendent ses disciples. Les premiers, des responsables Juifs les maltraiteront. Mais la Parole sera plus forte : « *car il faut d'abord que l'Évangile soit proclamé à toute les nations* ». Quand surviendront les arrestations et les mauvais traitements, Jésus promet à ses disciples l'assistance de l'Esprit, cet autre lui-même. Comme il avait dit qu'il serait une occasion de chute (Cf. Mt 11,6), le Christ annonce que croire en lui provoquera divisions, trahisons, condamnation à mort. « *Vous serez haïs de tous à cause de mon nom* ». « *Mais celui qui tiendra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé* ». La persévérance fut un leitmotiv de l'apôtre Paul dans sa prédication.

Puis, Jésus reprend une parole du prophète Daniel. L'*Odieux dévastateur* renvoie à la profanation du Temple de Jérusalem par l'envahisseur grec et à l'établissement dans le lieu de la Présence de Dieu du culte de Zeus Olympien : « *Il fera cesser sacrifice et oblation ; sur l'aile des abominations il y aura un dévastateur et cela, jusqu'à ce que l'anéantissement décrété fonde sur le dévastateur* » (Dn 9,27). Il est en effet installé où il ne faut pas, c'est-à-dire dans le Saint des Saints, le lieu très saint où Dieu peut résider, car cette présence ne dépend pas de la volonté de l'homme. Quand arrivera cette heure, ce sera une grande détresse. Mais le Seigneur, « *à cause des élus qu'il a choisis, a abrégé ces jours* ». Encore une fois Jésus met en garde ses disciples contre les fausses rumeurs de la venue du Messie. Encore une fois, « *Prenez garde* ».

En effet, ce sera aussi le temps de la venue du Fils de l'homme et Jésus établit un contraste saisissant avec l'annonce de la grande détresse. « *On verra le 'Fils de l'homme venir, entouré de nuées' dans la plénitude de la puissance et dans la gloire. Alors il enverra les anges et, des quatre vents, de l'extrémité de la terre à l'extrémité du ciel, il rassemblera ses élus* ». La puissance et la gloire seront la puissance et la gloire de l'amour et du salut. Et le Fils de l'homme rassemblera tous les siens. L'apocalypse du Seigneur sera l'épiphanie de l'Amour.

Puis, Jésus demande à ses disciples de savoir discerner les signes des temps. Au temps du Seigneur, beaucoup vivaient dans l'attente prochaine de la fin du monde. Nous trouvons dans les paroles du Christ le signe de cette attente. Cependant les croyants peuvent s'appuyer sur deux certitudes : les paroles de Jésus, Parole de Dieu, ne passeront jamais et l'heure de la fin, personne ne la connaît, sinon le Père. Notons que, dans ce verset 32, saint Marc parle du Fils, dans une forme absolue.

Dès lors, la seule attitude que le disciple doit adopter c'est de veiller. Dans la finale de ce chapitre, Jésus emploie quatre fois les mots éveiller et veiller. Rappelons-nous la parole d'Isaïe : « *Sur tes murailles, Jérusalem, j'ai posté des veilleurs ; à longueur de jour, à longueur de nuit, ils ne doivent pas rester inactifs* » (61,6). Ou encore celle de Jérémie : « *Fils d'homme, je t'établis veilleur pour la maison d'Israël ; quand tu entendras une parole devant de ma bouche, tu les avertiras de ma part* » (3,17). Il s'agit d'être veilleur pour Dieu et de se tenir sur les remparts du monde.

CHAPITRE 14

S'ouvre maintenant le dénouement du drame que Jésus lui-même a annoncé à plusieurs reprises. Les biblistes estiment que le récit de ces trois jours de la passion, de la mort et de la résurrection fut le premier à être raconté dans les communautés et mis par écrit. C'est bien sûr le récit fondateur de la foi chrétienne. Saint Marc prend soin de préciser le moment qui va suivre : la Pâque et la fête des Pains sans levain doivent être célébrées deux jours après. Les exégètes discutent beaucoup au sujet de la date exacte du dernier repas. De plus en plus, ils admettent que saint Jean donne, dans son évangile, une version plausible. Je me réfère ici à ce passage du tome 2 du livre de Benoît XVI – Joseph Ratzinger, *Jésus de Nazareth, de l'entrée à Jérusalem à la Résurrection*, : « *Jean a raison : au moment du procès de Jésus devant Pilate, les autorités juives n'avaient pas encore mangé la Pâque et pour cela elles devaient se maintenir encore cultuellement pures. Il a raison : la crucifixion n'a pas eu lieu le jour de la fête mais la veille. Cela signifie que Jésus est mort à l'heure à laquelle les agneaux pascals étaient immolés dans le Temple. Que par la suite les chrétiens aient vu en cela plus qu'un pur hasard, qu'ils aient reconnu Jésus comme le véritable Agneau, qu'ainsi ils aient justement trouvé le rite des agneaux porté à sa vraie signification – tout cela est donc tout à fait normal* » (Éditions Parole et Silence, 2012, p. 139). Pour mieux comprendre, il suffit de se souvenir que pour célébrer la Pâque les familles se rendaient au Temple pour que l'agneau soit immolé par les prêtres. Elles rentraient ensuite chez elles pour manger l'agneau suivant les règles édictées dans les Écritures. Il était écrit que l'agneau devait être cuit en entier sans que ses os ne fussent brisés.

Mais suivons saint Marc. Il indique très clairement que « *les grands prêtres et les scribes cherchaient comment arrêter Jésus par ruse pour le tuer. Ils se disaient en effet : 'Pas en pleine fête, de peur qu'il n'y ait des troubles dans le peuple* ». Nombreux et par familles entières, les pèlerins se pressaient dans la Ville Sainte pour la célébration de la Pâque. C'est ce que nous lisons dans l'évangile selon saint Luc : « *(Les parents de Jésus) allaient chaque année à Jérusalem pour la fête de la Pâque* ». Elles devaient trouver une maison pour manger la Pâque : chez des parents, des amis, ou dans une salle appropriée.

Pour l'heure, Jésus est à Béthanie. Il prend son repas chez Simon, qui devait être un lépreux guéri. En effet, s'il était encore malade, il ne pourrait pas inviter chez lui. Pendant ce repas, une femme verse sur la tête de Jésus un parfum de très grand prix. Certains pensent que « *ce parfum de nard, pur et très coûteux* », est obtenu à partir de racines et de feuilles d'une plante de la famille des valérienacées qui pousse sur les flancs de l'Himalaya. Ce trait met en valeur l'habileté commerçante des Nabatéens – dont la capitale était Pétra –. Ils allaient quérir des marchandises très à l'est, par les chemins du désert, et les acheminaient jusque sur les rives de la Méditerranée. Cent pièces d'argent équivalent à trois cents journées de travail d'un ouvrier agricole. Quelques-uns s'indignent. A quoi bon, gaspiller tout cet argent ? Mais Jésus donne sens au beau geste de cette femme : elle préfigure son ensevelissement. D'une certaine manière, elle prophétise les jours à venir. Jésus accueille ce geste avec gratitude. Et il ajoute : « *En vérité, je vous le déclare, partout où sera proclamé l'Évangile dans le monde entier, on racontera aussi, en souvenir d'elle, ce qu'elle a fait* ». Jésus transcende l'heure tragique qui s'ouvre. Il la convertit en Bonne Nouvelle pour le monde entier. On comprend l'attachement de saint Marc à cette parole. Le geste de la femme fait partie de la Bonne Nouvelle qu'il professe.

Maintenant, la trahison de Judas ouvre le drame du rejet du Fils. Les grands prêtres se réjouissent et ils promettent de l'argent à l'apôtre. Ils vont pouvoir *arrêter Jésus par ruse*. Ce dernier demande à des disciples d'aller en ville préparer la Pâque. Il leur donne des indications précises et tout ce passe comme prévu. Jésus apparaît alors comme un chef de famille qui célèbre la Pâque avec les siens. Ils doivent donc trouver dans Jérusalem une salle pour les accueillir.

« *Le soir venu, il arrive avec les Douze* ». Pendant le repas, il déclare que l'un d'entre eux va le trahir. C'est l'un des Douze. Tristesse de tous. « *Le Fils de l'homme s'en va selon ce qu'il est écrit de lui, mais malheureux l'homme par qui le Fils de l'homme est livré. Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne soit pas né, cet homme-là !* ». Même si la référence à l'Écriture est difficile à établir, il n'en reste pas moins que la volonté du Seigneur est de montrer que ce qui arrive l'est « *selon les Écritures* ». Les grands prêtres, les Pharisiens et les scribes vont le condamner au nom de leur propre lecture de la Loi et des Prophètes. Mais lui, il accomplit les Écritures.

Puis, pour donner sens à tout ce qui va suivre, Jésus donne au repas pascal son sens ultime : il donne son corps et son sang par amour pour les siens et pour la multitude. Le Christ paraît maîtriser les événements qui surviennent. Ce sera très clair dans l'évangile selon saint Jean. Ce moment de l'institution de l'Eucharistie sera fondamental dans les premières communautés. Saint Paul écrira ceci aux chrétiens de Corinthe : « *Moi, voici ce que j'ai reçu du Seigneur, et ce que je vous ai transmis : le Seigneur Jésus, dans la nuit qu'il fut livré...* » 1 Co 11,23). En affirmant qu'il a reçu cette Bonne Nouvelle du Seigneur lui-même, saint Paul affirme qu'elle remonte à Jésus lui-même.

Avec les Douze, il accomplit le rituel du repas pascal en chantant les psaumes 115 à 118. Puis ils descendent la vallée du Cédron et remontent vers le mont des Oliviers. Après l'annonce de la trahison, Jésus avertit ses disciples qu'ils vont tous tomber. Le verbe grec signifie scandaliser. Pour eux, la fin tragique du Seigneur est un scandale. Saint Marc tout au long de l'évangile n'a pas cessé de dire qu'ils ne comprenaient pas quand Jésus annonçait sa passion, sa mort, sa résurrection. L'incompréhension continue. Ils vont être dispersés. Le Seigneur Ressuscité les rassemblera : « *Une fois ressuscité, je vous précéderai en Galilée* », là d'où tout est parti. Le dialogue entre Jésus et Pierre qui suit n'est pas du tout à l'avantage de ce dernier. Saint Marc l'a-t-il entendu de la bouche même de l'apôtre. Si oui, cela montre encore une fois que, dans sa prédication, saint Pierre affirmait combien il lui fut difficile d'entrer dans les vues de Dieu. Devant l'assurance de son disciple, Jésus lui annonce au contraire son reniement. Une trahison, un reniement ! Le Seigneur connaît de plus en plus la solitude.

Ils parviennent à Gethsémani. Et Jésus se retire pour **prier**. Il emmène avec lui Pierre, Jacques et Jean. Ils sont des témoins privilégiés. « *Mon âme est triste à en mourir. Demeurez ici et veillez* ». La tristesse envahit l'être tout entier du Seigneur. Il faudrait s'arrêter sur chacune des paroles du Seigneur. Il redit à ses trois amis la même parole que précédemment : « *Veillez* ». Puis, nous sommes présents à la prière du Seigneur. Taisons-nous et écoutons : « *Allant un peu plus loin, il tombait à terre et priait pour que, si possible, cette heure passât loin de lui. Il disait : 'Abba, Père, à toi tout est possible, écarte de moi cette coupe. Pourtant, pas ce que je veux, mais ce que tu veux !'* ». Deux petites explications : *abba* est le mot qu'un fils emploie envers son père, l'équivalent de notre *papa*. Jamais les croyants juifs n'utilisent

ce terme dans leur prière. Dans sa bouche, il dit la relation unique de Jésus avec son Père. Et il nous le donnera pour notre propre prière de chrétiens. L'heure signifie ce qui va s'accomplir.

Deux fois, Jésus interrompt sa prière et vient vers ses disciples. Il les trouve endormis. Simon, comme il s'appelait au début, n'a pas eu la force de veiller. Une nouvelle fois, le Seigneur leur demande de veiller pour ne pas entrer en tentation. Une troisième fois, il les trouve endormis et saint Marc note : « *Ils ne savaient que lui dire* ». Que dire en effet devant l'agonie du Fils bien-aimé ? « *Continuez à dormir et reposez vous ! C'en est fait ! L'heure est venue, voici que le Fils de l'homme est livré aux mains des pécheurs. Levez-vous ! Allons ! Voici qu'est arrivé celui qui me livre* ». Toujours la même maîtrise.

Il fait nuit. « *Survient Judas, l'un des Douze* ». Ceux qui l'accompagnent avec leurs bâtons et leurs épées sont en fait les envoyés du Sanhédrin lui-même. C'est par un baiser que le Seigneur sera trahi. La troupe arrête Jésus. Alors qu'il était parmi eux dans le Temple tous ces jours derniers, ils n'ont pas mis la main sur lui. C'est vrai qu'il leur avait reproché d'avoir fait de la Maison de Dieu une *caverne de bandits*. C'est maintenant lui qu'ils traitent comme un bandit. Alors tous ceux qui l'accompagnent « *l'abandonnèrent et prirent la fuite* ». Et c'est à cet endroit du récit que l'on trouve ce trait, autobiographique aux yeux de certains, de la fuite d'un jeune homme tout nu, qui pourrait être Marc lui-même.

Jésus est emmené chez le Grand Prêtre et le Sanhédrin siège. Après la fuite, Pierre a dû se reprendre puisqu'il se trouve à l'intérieur du Palais. De faux témoignages en faux témoignages, ne surgit aucun raison valable de condamner Jésus. Le Grand Prêtre l'interroge, « *mais lui gardait le silence ; il ne répondit rien* ». Puis vient la question décisive : « *Es-tu le Messie, le Fils de Dieu ?* » « *Je le suis, et vous verrez le Fils de l'homme siégeant à la droite du Tout-Puissant et venant avec les nuées du ciel* ». Alors qu'il est prisonnier, soumis à la loi des hommes, il lève le secret et dit clairement qui il est. Dans le « *Je le suis* », nous pouvons reconnaître le nom que Dieu donne à Moïse et qui est le Nom au-dessus de tout nom. Dès lors, le Grand Prêtre l'accuse de blasphème : Jésus a mal parlé de Dieu. Il a pris les prérogatives de Dieu. Il mérite la mort. Commencent alors ce que Jésus avait annoncé : les outrages, les crachats et les coups.

Pendant ce temps, Pierre, en bas, renia son maître trois fois. Et dès que le coq chanta : « *Il sortit précipitamment ; il pleurait* ».

CHAPITRE 15

Aborder ce récit c'est tenter d'abandonner nos vues humaines et nos certitudes sur Dieu et de suivre du mieux que nous pouvons le chemin de croix du Fils bien-aimé. Nous avons laissé Pierre en pleurs. Maintenant, le jour commence à poindre. Même si les instances juives pouvaient condamner quelqu'un, elles ne pouvaient pas exécuter la sentence elle-même. Le gouverneur romain devait se prononcer et c'est lui qui ordonnait l'exécution. C'est pourquoi, très tôt, « *tinrent conseil les grands prêtres avec les anciens, les scribes et le Sanhédrin tout entier* ». Ils doivent conduire Jésus devant Pilate. Ils le lient et le lui livrent, comme Judas Iscariote l'avait fait devant eux. Commence alors l'interrogatoire. « *Es-tu le roi des Juifs ?* ». Saint Luc, dans son évangile, note que ses accusateurs Juifs affirmaient devant Pilate : « *Nous avons trouvé cet homme mettant le trouble dans notre nation : il empêche de payer le tribut à César et se dit Messie roi* » (Lc 23,2). Se déclarer roi serait un signe de rébellion contre

l'occupant. Jésus répond sobrement : « *C'est toi qui le dis* ». Devant les multiples accusations des grands prêtres, Pilate s'étonne du silence de Jésus. Saint Marc ajoute : « *Mais Jésus ne répondit plus rien de sorte que Pilate était étonné* ».

Saint Marc laisse comprendre que Pilate ne trouvait dans l'homme de Nazareth aucun motif de condamnation à mort. « *Il voyait bien que les grands prêtres l'avaient livré par jalousie* ». La coutume voulait qu'à la Pâque il libérât un prisonnier. Alors il propose de rendre sa liberté à Jésus. Mais la foule excitée par les grands prêtres réclame Barrabas, un bandit, coupable de meurtre. « *Que ferai-je donc de celui que vous appelez le roi des Juifs ?* ». « *Crucifie-le* ». La foule le crie à plusieurs reprises. Si bien que Pilate voulant la contenter, « *leur relâcha Barabbas et livra, après l'avoir fait flagellé pour qu'il soit crucifié* ». En entrant dans Jérusalem, il avait chassé les marchands du Temple parce qu'ils transformaient la Maison de son Père en caverne de bandits. Il a été arrêté comme un bandit et voici maintenant que c'est Barabbas, le bandit, qui est libéré et Jésus traité comme un bandit. Il sera crucifié entre deux bandits.

Les Romains avaient adopté la crucifixion venue de Perse et employée à Carthage. Ce supplice cruel était réservé aux esclaves, aux voleurs et aux traîtres. Un citoyen romain ne pouvait pas y être condamné. Avant la mise en croix, les bourreaux flagellaient le condamné pour l'affaiblir avant la terrible épreuve. C'est ce que raconte saint Marc : les soldats romains présents dans le palais du gouverneur se rassemblent et lui font subir les sévices que Jésus avait décrits quand il avait annoncé pour la troisième fois sa mort et sa résurrection (Cf. 10,33-34). Pour se moquer de lui, ils le revêtent d'insignes royaux dérisoires : un morceau de pourpre – étoffe réservée aux puissants – et une couronne d'épines.

« *Puis, ils le font sortir pour le crucifier* ». Le condamné devait porter lui-même le bois de son supplice. Jésus est-il déjà trop faible ? Les soldats « *réquisitionnent un passant pour porter la croix* ». Ce geste est resté gravé dans la mémoire de la première communauté. Simon de Cyrène – une ville à l'ouest du delta du Nil, dans l'actuelle Lybie – a deux fils, Alexandre et Rufus, sans doute disciples de la première heure.

En dehors de la ville, au lieu-dit Golgotha, les soldats procèdent à l'exécution. Saint Marc décrit l'agonie de Jésus sur la Croix. Devant cet événement inouï et inattendu – souvenons-nous des nombreuses fois où l'évangéliste note qu'ils ne comprenaient rien quand Jésus annonçait sa mort – les disciples de Jésus vont puiser dans le trésor des Écritures des clefs de compréhension de ce qui arrive là. Le psaume 22 et le chant du serviteur que proclame le prophète Isaïe (52,13 et 53) leur donnent les mots pour faire mémoire de l'impossible. Il vaudrait la peine que nous aussi relisions maintenant ces paroles en attente, selon la parole du Pape Benoît XVI. Devant cet homme en croix et qui meurt, les moqueries se font assassines et perverses. « *Les grands prêtres et les scribes se moquaient entre eux* ». Nous les imaginons satisfaits d'avoir obtenu la mort de celui qui avait montré le vrai visage du Messie.

Saint Marc va minutieusement noter la fin du calvaire de Jésus : midi, les ténèbres envahissent la terre. A trois heures, Jésus prie une dernière fois avec le début du psaume 22. « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* ». Quelle douleur ! Quelle déréliction ! « *Il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix* », écrira saint Paul (Ph, 2,8). Certains biblistes demandent que nous entendions la fin de ce même psaume : « *Tu m'as répondu... Il n'a pas rejeté ni réprouvé un malheureux dans la misère, il ne lui a pas caché sa*

face ; il a écouté quand il criait vers lui » (22...25). Au cœur même de la désespérance, la petite étincelle de la petite espérance. Cette ultime prière n'empêche ni les sarcasmes, ni les provocations. Ceux d'en bas poussent la méchanceté et la haine jusqu'à lui tendre une éponge de vinaigre pour le maintenir en vie : « Attendez, voyons si Elie va venir le descendre de là ».

*Mais, « **poussant un grand cri, Jésus expira** ». « La fin de la question, c'est le grand cri. C'est le mot qui n'est plus une parole et qui, par conséquent, ne peut plus être comprise ni expliquée comme telle. C'est le terrible, le redoutable qui reste, alors que tout ce qui est rassurant, mesuré, adapté à l'ouïe humaine a fini de retentir » (Hans Urs von Balthasar, *De l'Intégration*, Desclée de Brouwer, 1970, p. 286-287). Faisons silence. Le redoutable est survenu : les hommes ont tué Dieu. Ils croyaient détenir la vérité sur Lui. Ils ont accusé Dieu de blasphème, c'est-à-dire d'avoir mal parlé de Dieu ! Toute parole sur Dieu serait-elle condamnée à n'être qu'une méprise ?*

Et pourtant au cœur même de ce silence sacré, saint Marc nous livre deux « paroles » essentielles. « *Le voile du Sanctuaire se déchira en deux du haut en bas* ». Dans le Temple, les différents parvis, les autels, tout convergeait vers le Saint des Saints. Là, se tenait l'arche d'Alliance. Une seule fois par an, le grand prêtre et seulement lui pouvait franchir le rideau du sanctuaire. C'était le lieu de la présence de Dieu. Mais pour ne pas offenser son nom et ne rien lui imposer, l'ovale, formé par les ailes des chérubins au-dessus de l'arche, était le lieu de la « shekinah », de la présence divine. Un lieu vide. Le voile se déchire du haut en bas. Maintenant, Dieu est présent, là, sur la croix. Saint Jean dira même que c'est sa gloire (13,21). Vertigineux. Nous entrevoyons les vues de Dieu. « *Tout ce qui est rassurant à l'ouïe humaine a fini de retentir* ».

« *Le centurion qui se tenait devant lui, voyant qu'il avait **ainsi** expiré, dit : 'Vraiment, cet homme était Fils de Dieu* ». Le secret est maintenant définitivement levé. Saint Marc nous indique clairement que, si nous ne suivons pas Jésus jusqu'à la croix, nous ne pourrions pas dire en vérité qu'il est Fils de Dieu. Tout son évangile s'accomplit dans la profession de foi de ce centurion. Les apôtres, et Pierre en premier, doivent abandonner les vues des hommes. Seulement, ils ne sont pas là, au pied de la croix. C'est un païen qui a sans doute participé à la crucifixion du Seigneur, qui fait la première profession de foi. Il représente déjà toutes les nations. Il est le premier à vénérer le nouveau Temple : « *'Détruisez ce Temple et, en trois jours, je le relèverai' ... Mais lui parlait du Temple de son corps* » (Jn 2,19-21).

Tous l'abandonnèrent et prirent la fuite. Sauf, des femmes. Quelques-unes sont nommées : Marie de Magdala, Marie, la mère de Jacques le Petit et de José, et Salomé. Elles sont là. Elles regardent à distance. Les femmes savent quel arrachement représente la mise au monde, la venue à la vie. Elles savent aussi maternellement quel arrachement représente le passage par la mort. Elles sont souvent là, accompagnant les mourants. Elles n'ont pas quitté Jésus.

Dans la loi juive, aucun mort ne devait rester sans sépulture le jour du sabbat, même s'il s'agissait d'un condamné. « *Un membre éminent du Sanhédrin, Joseph d'Arimatee arriva. Il attendait lui aussi le Règne de Dieu* ». A-t-il participé aux délibérations et entendu le grand prêtre demander la mort pour Jésus ? Il désire pourtant quitter les vues des hommes. Après le centurion qui reconnaît dans le crucifié le Fils de Dieu, voici un membre de l'assemblée qui condamne Jésus qui vient lui donner une sépulture ! Pilate l'autorise, sur le renseignement du centurion. Dès lors Joseph descend le corps de Jésus de la croix, l'enroule dans le linceul qu'il

avait acheté et le dépose dans un tombeau creusé dans le rocher. Au Saint-Sépulcre de Jérusalem, entre le Golgotha et le tombeau de Jésus, une grande dalle est posée à même le sol. C'est sur cette pierre que la tradition dit que le corps de Jésus fut posé à sa descente de croix pour être enroulé dans le linceul. En ce lieu, nous entrevoyons encore le centurion, Joseph et, tout près, « *Marie de Magdala et Marie, mère de Josué. Elles regardaient où on l'avait déposé* ».

CHAPITRE 16

Ce chapitre a beaucoup intrigué les biblistes et les exégètes. Presque tous attribuent la première partie à saint Marc, des versets 1 à 8. Après le sabbat, les femmes fidèles, Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques, et Salomé, achètent les aromates pour l'embaumer. Il s'agissait d'une sorte de toilette mortuaire. En Égypte l'embaumement était une pratique autrement sophistiquée. « *De grand matin, le premier jour de la semaine* » - ces mots deviendront pour les chrétiens signe d'une espérance folle. « *Le soleil étant levé* ». « *Qui nous roulera la pierre de l'entrée du tombeau ?* ». Elle était très grande. Mais... elle est roulée. Elles entrent et « *virent, assis à droite, un jeune homme vêtu d'une robe blanche* ». Dans les évangiles, quand les anges ou les envoyés de Dieu interviennent, c'est qu'il est toujours question de la personne de Jésus et de la révélation de son être. Dans l'évangile selon saint Marc, les anges servent Jésus au désert après qu'il a triomphé de Satan et des fausses images de Dieu (Cf. 1,13). Dans l'évangile selon saint Luc, l'ange ou les anges sont présents à l'annonciation, à la naissance de Jésus, lors de l'agonie à Gethsémani, au tombeau (1,28 ; 2,10.13 ; 22,43 ; 24,4). Le vêtement est le signe de l'élection de Dieu. Les femmes sont effrayées. Mais le jeune homme dit : « *Ne vous effrayez pas. Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié : il est ressuscité, il n'est pas ici ; voyez l'endroit où on l'avait déposé. Mais allez dire à ses disciples et à Pierre : 'il vous précède en Galilée' ; c'est là que vous le verrez* ». Et la finale de ce récit est étonnante : « *Elles sortirent et s'enfuirent loin du tombeau, car elles étaient toutes tremblantes et bouleversées : et elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur* ». Elles sont soudain confrontées à l'inouï, l'inattendu, l'impossible même : il est ressuscité. La peur les envahit. Le récit s'arrête là.

Certains biblistes pensent que la fin du récit de saint Marc a été perdue. D'autres estiment que les auditeurs et les lecteurs comprennent très bien qu'elles ont parlé, puisqu'eux-mêmes sont là qui professent la foi en Jésus mort et ressuscité. L'annonce du jeune homme est tout à fait essentielle dans la profession de foi chrétienne : Jésus de Nazareth a bien été crucifié et c'est bien le crucifié qui est ressuscité. Dans la première annonce, à la sortie du Cénacle, Pierre affirmera haut et clair que c'est bien celui « *que vous avez rejeté* » que Dieu « *a ressuscité des morts* » (Cf. Ac 2, 14-36).

La dernière partie de ce chapitre 16, versets 9 à 20, est manifestement ajoutée. Elle relate trois récits de rencontre de Jésus ressuscité avec les siens. Le premier se trouve dans l'évangile selon saint Jean chapitre 20, versets 11 à 18. C'est Luc qui raconte la rencontre de Jésus avec les deux disciples sur le chemin qui conduit à Emmaüs (24,13-45). Enfin les derniers versets renvoient à un repas que Jésus ressuscité prend avec ses disciples et que rapporte le livre des Actes des Apôtres (1,4-9). Ces trois livres ont été écrits après celui de saint Marc. Le choix de ces trois apparitions est pourtant significatif : le premier témoin est une femme, Marie de Magdala. C'est elle qui fit la première annonce. La mort de Jésus avait dispersé les disciples

comme le raconte saint Marc. Deux d'entre eux rentrent chez eux. Sur la route, un inconnu se présente qui leur demande de quoi ils discutent. Et les deux compagnons font un récit qui devait déjà circuler parmi ceux qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée. Ils témoignent d'un immense espoir déçu. Alors le Ressuscité se fait pédagogue. À partir des Écritures, il répond à la question clef : « *Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela pour entrer dans sa gloire ?* ». Et c'est au signe de *la fraction du pain* qu'ils le reconnaissent. Mais quand Marie de Magdala, Cléopas et son compagnon annoncent la Bonne Nouvelle aux autres : « *ceux-ci ne crurent pas* ». Si bien que Jésus reproche aux Onze « *leur incrédulité et la dureté de leur cœur* ». Et pourtant aussitôt après, le Ressuscité envoie ses apôtres en mission dans le monde entier et près de toutes les créatures. Cette triple insistance sur l'incrédulité montre l'importance de l'acte de foi en la personne du Ressuscité qui a vaincu la mort. Saint Paul donnera trois expressions de cette foi : « *Il est le Premier-né d'entre les morts, le Premier-né d'une multitude de frères, le Premier-né de toute créature* » (Col 1,18 ; Ro 9,8 ; Col 1,15). La Résurrection est universelle et cosmique.

Comme saint Luc dans les Actes des Apôtres, saint Marc conclut cet envoi par l'ascension de Jésus. Et la dernière phrase est comme le résumé de la formidable épopée missionnaire que relate le livre des Actes des Apôtres. Il a bien fallu un événement hors du commun pour que ces hommes, simples, pour la plupart originaires de Galilée, que la mort de Jésus avait dispersés, se rassemblent à nouveau et partent annoncer dans tout le monde connu la Bonne Nouvelle de **Jésus Christ Fils de Dieu**.

Claude Cesbron

